

ALBERT FUA

Le Semeur d'idéal

DRAME EN QUATRE ACTES

Préface de GUSTAVE KAHN



PARIS
BIBLIOTHÈQUE DE « LA PLUME »
31, rue Bonaparte, 31

1901

Bibliothèque Maison de l'Orient



160646

D'autres sujets que le lit conjugal
hafoué peuvent tenter l'inspiration ou
l'observation d'un poète dramatique. Il
y a le rêve, surtout, le rêve, drame
aussi, où les personnages sont des
ombres de chimère sur le mur de la
réalité!

CATULLE MENDÈS,
Le Journal, 30 octobre 1896.

Première porte : « Sois hardi. »
Deuxième porte : « Sois hardi, sois
hardi, et, toujours plus, sois hardi. »
Troisième porte : « Ne sois pas trop
hardi. »

*Inscriptions sur les trois portes
de Busyrane.*

Tous droits de traduction, de reproduction et de représentation
réservés pour tous les pays,
y compris la Suède et la Norvège, la Hollande et le Danemark.

A MADAME MARYA CHÉLIGA

la vaillante féministe

A. F.

PRÉFACE

Voici un beau drame. Las des fins de non-recevoir et des attermoiements de ceux qui, à leur gré, ouvrent ou ferment les théâtres de carton-pâte et de machinerie et convoquent l'aréopage de la critique à juger des Phrynés de leur choix, son auteur le présente au public du livre. Le Semeur d'idéal se jouera au théâtre mental de qui voudra connaître une œuvre qui a eu la gloire d'être écartée par M. X... ou M. Z... qui ne l'ont point jugée favorable à servir de tremplin à une affaire.

C'est une œuvre sobre et sévère. Elle ne comporte ni effets de jupes, ni piquantes roueries, ni galants sous-entendus. Elle n'est pas nuance âme-de-grisette. Elle se refuse délibérément l'esprit parisien, au sens de ceux qui estiment qu'une pièce est parisienne si elle est émaillée d'un peu d'argot et si la sentimentalité y voi-

sine avec du bagoût de boulevard. Il y a un esprit de boulevard qui profite de ce que les théâtres sont au ras de lui, pour y faire tous les soirs une ronde, concuremment avec l'officier de pompiers qui veille à l'incendie et l'officier de la garde républicaine chargé du service d'ordre. C'est un esprit qui a, pour ainsi dire, des mots de connaissance que les directeurs aiment à revoir souvent; ils ne seraient pas à leur place dans une œuvre de portée sociale.

M. Albert Fua obtint, il y a quelques années, un beau succès dans un de ces théâtres errants, qui en marge du mouvement commercial du théâtre, se hasardent parfois à présenter des œuvres neuves et généreuses. La critique d'alors, (c'est la même à peu de chose près que celle d'aujourd'hui), avait salué, le soir où fut donnée, au Théâtre des Poètes, La Jeunesse de Luther, l'aube d'un grand talent. Il y eut accord entre Catulle Mendès, Jules Lemaitre, Henry Fouquier pour tirer le plus flatteur horoscope à l'auteur débutant, et M. Albert Fua se trouvait ainsi désigné pour apporter son effort devant le grand public, quitte à trancher sur la teneur habituelle des pièces qui lui sont soumises.

Ce fut le Semeur d'idéal que, fort d'applaudissements et d'approbations, M. Albert Fua présenta aux directeurs. Voilà cinq ans ! Pré-

sentation inutile ! Pourtant, depuis ces temps, on joua des pièces qui avaient avec la sienne des affinités de tendance. Des raisons mystérieuses, il en est de si puissantes dans les théâtres (les théâtres sont des Sociétés en commandite) firent que ce ne fut pas ce drame qui un des premiers apparut parmi les pièces à thèse sociale, qu'actuellement la mode favorise. M. Albert Fua ne s'en étonna pas, parce qu'il est un modeste, un très modeste et il n'y vit que de la malechance.

Il y a pourtant une raison profonde qui lui ferma certaines portes, celles qu'il pouvait compter devoir s'ouvrir devant le Semeur d'idéal parce qu'il y a sur leur fronton, écrit : Liberté, désintéressement, art social, comme sur nos édifices publics il y a la devise républicaine ; cette raison, je la voudrais développer au lecteur qui, sous la lampe, assistera au Semeur d'idéal, à l'heure même ou Tout-Paris, sera aux Remplaçantes, ou à La Veine.

M. Albert Fua conçoit le théâtre comme une chose très sérieuse ; il croit que le Théâtre doit être lieu, plutôt que de plaisir, d'enseignement ; en regardant la boîte à un tel où le soir des bourgeois vont digérer et des jolinesses papoter, il pense à de possibles communions d'idées entre le spec-

tateur et l'auteur. Il rêve aux vieilles solennités dramatiques où le poète était le clair annonciateur des obscurs sentiments de la foule, et, plus exactement aux futures maisons d'art du Peuple, où l'on élucidera par une présentation symbolique des crises de la vie, les coins encore sombres de l'Âme du moment et les latentes presciences de son inconscient. C'est se faire du Théâtre une très haute idée et ne point l'abandonner à cette petite farce à petits bonshommes qu'on semble tirer d'une boîte à jouets, tous les soirs, ubiquitairement.

L'auteur du Semeur d'idéal prétend à conquérir l'attention de son public, non pas tant par le facile imprévu d'une intrigue (et cependant ici les situations dramatiques abondent, et même, la scène à faire, si chère à Sarcey, est faite) que par la puissance des idées, neuves, subversives, humaines, généreuses, qu'il simplifie et qu'il enchaîne, dans ce but hautement mental : intéresser et faire réfléchir le spectateur. Il lui demande une légère coopération, qui consiste à attentivement écouter, et il l'amène à discerner, à travers une très claire explication, l'idée dont ses personnages sont le revêtement. M. Albert Fua pense, d'ailleurs, qu'il n'est pas le seul à se faire, de l'art dramatique, cette opinion, et presque, que le mouvement est là.

Or, attaché à sa probe conception, et par conséquent regardant autour de lui avec des yeux d'espoir, il s'améliore, à son insu, la situation du théâtre, pratiquement parlant. Oui, on put croire, il y a quelques années (Becque vivait et produisait... pas assez... on l'avait trop découragé, comme on avait ruiné, matériellement, la tentative de comédie lyrique de Théodore de Banville) qu'allait produire ses fruits une recherche de grand théâtre moderne, vivant, douloureux, utile. Il y eut quelques essais, isolés, divulgués par le grand jour du théâtre; il y en eut comme le Semeur d'idéal qui ne trouvèrent point tout de suite leur incarnation scénique. Mais ce qui apparaît nettement, c'est que cette tentative de grand drame moderne, sérieux, éducateur, de grand drame de pensée a cessé d'être favorisée, au moment où elle a le plus paru avoir lieu; elle a diminué d'intensité à mesure qu'elle gagnait en fréquence. Et pourquoi? C'est que les faiseurs se sont emparés de la noble ambition d'art; ceux qui, en cas de succès continu de la pièce à imbroglios, à quiproquos s'y fussent acharnés, se sont mis à offrir à la demande générale des pièces sociales. Et, comme directeurs et fournisseurs dramatiques sont d'accord pour ne point donner à leur public un excès

d'émotion intellectuelle, on a gradué, dilué, édulcoré et nous avons au théâtre de la très mauvaise sociologie. Alors le public voyant bien que c'était toujours à Guignol qu'on le convoquait, a demandé que les marionnettes fussent revêtues, comme jadis, de capes de velours, ornées de panaches, armées de battes ou de colichemardes ; et c'est d'Artagnan qui revient, ou le Vieux Caporal avec une parure rafraîchie et des fanfreluches ragillardies.

Guignol héroïque fait face à Guignol penseur, à Guignol moraliste parisien ; on a le tour de main et l'on bat la sauce moderne. Sauce moderne et tour de main, voilà la devise. Il n'y a pas que Sardou qui s'aide des leçons de Locuste et de Procuste, et il y a tant de variétés de Sardou ! Il y en a parmi les apôtres.

Mais je ne voudrais pas me montrer trop combatif au seuil de la pièce de M. Albert Fua, parce que lui n'a pas cette tendance aggressive, qu'il est un patient et un fataliste, patient parce que fort, et fataliste, parce qu'il a fait de l'avenir social sa principale préoccupation. L'avenir du monde est écrit, sans doute, d'avance. Mais le déterminisme des choses n'est pas implacable et il peut y avoir deux directions. Il y a deux faces dans l'avenir, de même que dans la vie de l'homme, selon les Persans, il y a le

Ferouer. L'avenir meilleur a son fantôme qui est sinistre, qui est réalisable par lui. Pour emprunter une autre notation persane, il y a l'avenir-Ormuzd et l'avenir-Ahriman, l'Avenir de lumière, l'Avenir de ténèbres. L'un ou l'autre peut s'imposer. L'un tuera, annulera l'autre. Le monde peut vouloir la clarté heureuse, ou les lourdes ténèbres, les justes ou les obscurants.

A une heure sombre où les plus bas préjugés se coalisent dans l'âme incertaine et ignorante des uns, dans les âmes cupides et brutales des autres, des gens hagards de voir s'appalir l'éclat de l'or au regard du soleil de la solidarité et de la générosité, tâchent âprement de retenir l'image de la vieille force corruptrice.

Ce sont les vieux obscurants que la Révolution avait, pour un temps, matés. Pour lutter contre eux il n'est pas suffisant de les attaquer dans leurs œuvres. Le meilleur parti est, souvent, de soulever le flambeau et de montrer de la lumière, de montrer le chemin futur ; et dans la clarté d'aube, sonnent les échos des vieux Evangiles, des vieux Jubilés mosaïstes d'affranchissement, les antiques paroles stoïques, les voix du panthéisme qui voulait tout aimer en créant tout, et les propos de haute raison ardente des matérialistes épris de vie, de justice, de morale indépendante. C'est un large

chœur de belles Voix des Temps qui sourd de la forêt du Passé et vient jusqu'à la lisière de la plaine de l'Avenir encourager ceux qui y vont entrer, armés d'un idéal nouveau.

A cette heure indécise où tant de ténèbres encore rampent sur la lande confuse, s'accrochent aux collines du lointain, aux caravan-sérails encore indistincts, le Semeur d'idéal élève un flambeau qui montre en un coin de la route, tout près de nous, du désintéressement malheureux, de l'amour qui veut être libre et qui souffre et qui est brisé. Mais le Semeur d'idéal a dit hautement qu'il fallait que l'amour fut libre, qu'il fallait que les riches devinssent désintéressés. Il a montré, il a expliqué l'armature du Mammon moderne, il a indiqué quelle serait la félicité de tous si on détruisait l'idole. Pour aujourd'hui, c'est le Semeur d'idéal, c'est Emmanuel, le héros du drame, le héros au cœur pur par la science et l'expérience, qui succombe dans son généreux effort. Il faudra beaucoup d'Emmanuels pour qu'une bourgade soit heureuse. Mais à l'horizon, quelle splendeur de fête, si l'effort généreux triomphe ; quel morne cheminement d'esclaves, s'il est toujours trahi !

Mais nous voici bien loin du théâtre à la mode ! Evidemment, comme chaque fois qu'on raisonne, qu'on y veut de l'art, de la pensée !

Il n'en serait point de même si le théâtre accueillait largement des œuvres hautes, s'il s'ouvrait à l'auteur, à son heure et non à celle de l'impresario, si toute l'optique actuelle du théâtre n'était cruellement basse. On a beaucoup raillé Sarcey, cet endormi qui se réveillait brusquement, en marmottant « la pièce fera de l'argent » ou « la pièce ne fera pas d'argent » et retombait dans sa somnolence hantée de chiffres en rêve. Ça n'empêche pas qu'on l'imite beaucoup et qu'il y a eu là des engouements dans le genre de ceux du turf. Des gens sérieux, éclairés, des amateurs, des juges se laissent aller à s'occuper, en matière d'esthétique théâtrale, de ce qui ne concerne que les entrepreneurs, et si vous leur parlez de la production de l'année, de l'œuvre d'hier ou d'avant-hier, ils vous annoncent des recettes, vous mettent au courant des combinaisons de coulisse. Bizarre effet de l'influence directoriale qui s'accroît de tout ce que perd la puissance de la critique.

La critique... mais je prends les grandes dimensions qui conviendraient à un livre, et ce drame n'est pas de moi, j'y pense trop tard ; il serait agréable à mon amour-propre d'écrivain qu'il le fut. Je souhaite à beaucoup de lecteurs le plaisir que j'ai eu à lire avant eux, ce drame sobre, pur, poignant et frémissant de

toutes les angoisses qui saisissent actuellement tout homme épris de vérité et de liberté. C'est un drame que nous verrons représenter, si un théâtre accueille de vrais drames d'idée, et non des adaptations, novatricement rouées, de problèmes sociaux. Les pièces des faiseurs passent ; les œuvres fortes et sincères demeurent et s'imposent. Ce sera le cas du Semeur d'idéal.

GUSTAVE KAHN.

PERSONNAGES

EMMANUEL VERTAL, fils de Jean Vertal.
HUGUETTE VERTAL, sa sœur.
JEAN VERTAL, riche industriel.
MADAME VERTAL.
MARGUERITE FLOURET.
LE PÈRE FLOURET, jardinier.
MADAME FLOURET, mère-nourrice d'Huguette.
HENRIETTE FLOURET
JEAN FLOURET.
PERTAUD, riche industriel
HENRI, son fils.
JULIEN, contremaître à l'usine Vertal.
CHASSAUD, ouvrier.
LE NOTAIRE.
LE CURÉ.
LE PÈRE EUGÈNE.

Premier, deuxième et troisième Ouvriers ; Ouvriers et Ouvrières

Au château de Jean Vertal

Le premier et le quatrième actes, à l'orée du parc, derrière le château
Le deuxième et le troisième dans la véranda

ACTE 1

Le Semeur d'idéal

ACTE I

Un coin du jardin derrière le château, à l'orée du parc. —
A droite, une serre. — A gauche, se rattachant aux
communs, la lingerie. — Fin de jour d'été.

SCENE PREMIÈRE

MADAME VERTICAL à droite, dans une rocking-chair, brodant;
à gauche, autour d'une table, HUGUETTE, MADAME
FLOURET et MARGUERITE cousant et apprêtant une
robe.

HUGUETTE, se levant

Moi, je ne travaille plus.

MADAME VERTICAL

Voyons Huguette, c'est ta robe.

HUGUETTE

Précisément.

MADAME VERTICAL

Elle ne sera jamais prête pour demain.

HUGUETTE

Toi, maman, si tu dis encore quelque chose, je te
gronde. (Elle l'embrasse.)

LE SEMEUR D'IDÉAL

MADAME VERTAL

C'est Marguerite qui l'aura faite tout entière ; tu n'es vraiment pas gentille.

HUGUETTE

Oh ! ça c'est vrai. (*A Marguerite.*) Ma pauvre petite Margot, je te fais travailler.

MARGUERITE

Tu sais bien que pour toi, il n'y a rien que je ne fasse de très bon cœur.

MADAME FLOURET

Nous sommes là pour ça, ma fille et moi.

HUGUETTE

Oh !..

MADAME FLOURET

Dame ! moi, passe encore, je suis ta mère-nourrice ; mais ma fille, il faut bien qu'elle vous paye en se rendant utile...

MADAME VERTAL

Vous n'avez pas, je pense, l'intention de compter...

MADAME FLOURET

Je serais bien en peine si je devais vous rendre tout ce qu'elle vous a coûté depuis dix-huit ans... depuis sa naissance, quoi ?

MARGUERITE, *tenant la robe tendue*

Est-elle jolie, au moins ?

HUGUETTE, *moqueuse*

Oh ! qu'elle est belle !

MARGUERITE

Elle te plaît ?

HUGUETTE

Beaucoup ; mais quel dommage !

MADAME VERTAL

Quoi donc, ma fille ?

HUGUETTE

Je ne tiens pas à plaire à ce monsieur-là.

(*Marguerite se remet à coudre.*)

MADAME FLOURET

Ah ! si on peut parler comme ça de son futur !

HUGUETTE

Mais il n'est pas encore mon futur, il ne m'est rien du tout, je ne le connais pas.

MADAME FLOURET

C'est toujours ceux qu'on ne connaît pas que l'on épouse.

HUGUETTE

Ce ne sera pas mon cas. Je ne ferai pas un mariage d'intérêt, comme maman, qui n'est pas heureuse.

MADAME VERTAL

Mais je suis très heureuse.

HUGUETTE

Tu fais semblant ; au fond, tu n'es que résignée.

MADAME VERTAL

Voilà bien les jeunes filles d'aujourd'hui.

HUGUETTE

Moi, je n'épouserai qu'un jeune homme dont j'aurai été à même d'apprécier le caractère et surtout le cœur.

MADAME VERTAL

Alors, cette robe ? cette présentation de demain ?

HUGUETTE

Oh ! c'est pour faire plaisir à papa ; je ne veux pas le contrarier.

MADAME VERTAL

Tu nous dis cela maintenant que les pourparlers sont si avancés.

HUGUETTE

Vous ne m'avez pas consultée.

LE SEMEUR D'IDÉAL

MADAME VERTAL

Ton père ne sera pas content...

HUGUETTE

J'espère bien que tu vas me défendre...

MADAME VERTAL

Je ne peux rien, moi, contre la volonté de ton père.

HUGUETTE

Si tu m'aimes, tu trouveras bien dans ton affection...

MADAME VERTAL

Ton père est un autoritaire.

HUGUETTE

Eh bien ! je me défendrai toute seule.

MADAME FLOURET

Mais tu n'y penses pas Huguette : le fils de monsieur Pertaud !

HUGUETTE

Un confrère à papa.

MADAME FLOURET

Le plus riche de tout le département.

HUGUETTE

Après papa.

MADAME FLOURET

Dix millions !..

MADAME VERTAL

Monsieur Henri est associé pour la moitié dans la maison de son père.

HUGUETTE

Que veux-tu que cela me fasse ?

MADAME FLOURET

Un ingénieur !

HUGUETTE, *moqueuse*

Ah !

MADAME FLOURET

Chimiste !

HUGUETTE

Oh !

MADAME FLOURET

Le plus grand industriel de France, pour les huiles !

HUGUETTE

Après papa. Monsieur Pertaud met sur ses prospectus : « Pertaud, père et fils, la première maison du monde pour la fabrication de l'huile... » Papa, il met aussi, lui : « Jean Vertal, la première maison du monde pour la fabrication de l'huile... »

MADAME VERTAL

Tu n'es pas sérieuse.

HUGUETTE

C'est vrai, je ris, quand je devrais me rappeler, maman Flouret, que je ne t'ai pas envoyée aujourd'hui à l'hospice prendre des nouvelles de M. Chassaud.

MADAME FLOURET

Est-elle drôle d'appeler tout le monde *monsieur*, même les ouvriers.

HUGUETTE

Pourquoi pas ? est-ce qu'ils ne sont pas aussi honnêtes que nos beaux messieurs...

MADAME FLOURET

Enfin, j'y suis allée, mon enfant.

HUGUETTE

Comment va-t-il ?

MADAME FLOURET

Tout à fait bien ; demain, il pourra reprendre son travail.

HUGUETTE

Sa blessure au crâne est bien guérie ?

MADAME FLOURET

Il n'y paraît plus.

LE SEMEUR D'IDÉAL

HUGUETTE

Et dire qu'il a failli être tué comme les trois autres !
(A sa mère.) Oh ! maman, il y a trop d'accidents... Ces explosions de machines...

MADAME FLOURET

Chassaud, tout de même, a eu une vraie chance ; il s'en tire avec trois mois d'hôpital.

MADAME VERTAL

Ton père s'est beaucoup intéressé à lui.

HUGUETTE

Oui, maman ; il lui a promis une augmentation de salaire, ou une pension, s'il restait infirme.

MADAME VERTAL

Comment le sais-tu ?

HUGUETTE

J'étais-là, près du lit de ce brave garçon, à l'hospice, avec Marguerite, lorsque mon père lui fit cette promesse, n'est-ce pas Margot ?

MARGUERITE

Oui.

HUGUETTE, *près de la serre*

Si j'allais lui annoncer que M. Chassaud est guéri ?

MADAME VERTAL

Non, tu le dérangerais. Cette baisse persistante sur les huiles l'inquiète beaucoup...

HUGUETTE

Mais pourquoi travaille-t-il tant, mon père ?... Quand on est riche à dix millions...

MADAME VERTAL

Une vieille habitude.

MADAME FLOURET

Il n'a jamais renâclé sur la besogne, lui.

HUGUETTE
 Ça, c'est une pierre dans le jardin de mon frère.
 (Marguerite lève la tête et écoute.)

MADAME VERTAL
 Ah ! ce n'est pas Emmanuel qui nous aurait faits si riches.

HUGUETTE
 Il est si bon.

MADAME FLOURET
 Il a tant de cœur.

MADAME VERTAL
 Au point qu'il se dépouillerait bien pour les autres.

HUGUETTE
 Il aurait raison.

MADAME VERTAL
 Tu ferais comme lui ?

HUGUETTE
 Peut-être...

MADAME VERTAL
 Enfants !

MADAME FLOURET
 J'admets, moi, qu'on soit bon et familier même avec ses ouvriers ; mais il l'est trop, lui. A tous, il donne, à propos de rien, des poignées de main qui n'en finissent pas. En somme, il est le fils du patron ! Tenez, moi je suis étonnée vraiment, quand je pense qu'il a choisi pour confident, pour ses meilleurs amis, Julien, le camarade de mon fils à l'usine et mon fils Jean.

HUGUETTE
 Est-ce que ton fils et M. Julien ne sont pas de braves garçons ?

MADAME FLOURET
 Oh ! pour ça... mais enfin, ils ne sont toujours que ses employés, contremaîtres à l'usine...

HUGUETTE

Et pourquoi ne seraient-ils pas ses amis ?...

MADAME FLOURET

Emmanuel pouvait choisir mieux que le fils de son jardinier...

HUGUETTE, à Marguerite

Elle a des principes, ta mère !... (A Madame Flouret.) Est-ce que vous n'êtes pas de très braves gens ?... A propos, où est-il, M. Flouret ? le jardinier !...

MADAME FLOURET, allant vers le fond

Là-bas, avec Emmanuel et les ouvriers de l'usine. Tous les dimanches... vous savez... ils causent... là, en plein air, au fond du parc.

HUGUETTE, bas à Marguerite

Dis-moi, ma petite Margot, tu dois être contente ?

MARGUERITE

Pourquoi ?

HUGUETTE

Parce que Chassaud est guéri. Tu sais, quand tu te marieras, c'est moi qui te ferai ta robe ; je ne suis fainéante que pour mes chiffons à moi...

MARGUERITE

Mais...

HUGUETTE, même jeu

Des mystères ! Tu m'as bien avoué un jour que M. Chassaud te faisait la cour et que tu l'aimais un peu... Eh ! quoi ? on dirait que je te fais de la peine ?... Ce n'était pas sérieux, peut-être ?... Tu n'aimes pas M. Chassaud... Oh ! je m'en suis bien doutée...

MARGUERITE

Comment ?

HUGUETTE

Depuis un mois, tu n'es pas allée le voir à l'hospice une seule fois !...

MADAME FLOURET, *bas à Madame Vertal*
 J'ai reçu, ce matin, une lettre de Paris.

MADAME VERTAL

Vous, de Paris ? de qui donc ?

MADAME FLOURET, *bas*

De... Henriette.

MADAME VERTAL

Pourquoi prenez-vous des airs honteux pour me dire que vous avez reçu une lettre de votre fille ?

MADAME FLOURET

Vous savez bien... après son divorce...

MADAME VERTAL

En effet, sa conduite n'est pas bien régulière... Il y a longtemps, n'est-ce pas ?...

MADAME FLOURET

Six ans.

MADAME VERTAL

C'est un bail, ça ; qu'elle l'épouse...

MADAME FLOURET

Il voudrait bien, lui ; c'est elle qui ne veut pas.

MADAME VERTAL

Elle ?

MADAME FLOURET

Oui, elle ; croyez-vous ça ? Elle prétend que l'expérience qu'elle a faite du mariage lui suffit.

MADAME VERTAL

Mais au bout de six ans, on peut régulariser une situation sans trop de risques... On se connaît. Est-il gentil ?

MADAME FLOURET

Excellent ouvrier, et rangé !...

MADAME VERTAL

Il ne boit pas ?

MADAME FLOURET

Jamais.

LE SEMEUR D'IDÉAL

MADAME VERTAL

Henriette travaille ?

MADAME FLOURET

Dans la couture. Pour rien au monde elle ne voudrait être à la charge de son... ami.

MADAME VERTAL

Ils sont heureux ?

MADAME FLOURET

On ne peut plus... Comme deux tourtereaux au premier jour.

MADAME VERTAL

Qu'ils se marient donc. .

MADAME FLOURET

Elle prétend que ça romprait le charme.

MADAME VERTAL

Drôle d'idée...

MADAME FLOURET

Croyez-vous ? sans me demander ma permission, voilà-t-il pas qu'elle s'amène demain ?... C'est Marguerite qui ne sera pas contente... Oh ! elle est très à cheval sur ces idées-là...

SCÈNE II

LES MÊMES, LE PÈRE FLOURET

LE PÈRE FLOURET

Madame...

MADAME VERTAL

Bonsoir, père Flouret.

MADAME FLOURET

Eh bien ? Tu viens de là-bas ?

LE PÈRE FLOURET

Oui. On m'avait tant parlé des idées de m'sieur Emmanuel... j'ai voulu y aller voir...

Et not'fils ?

MADAME FLOURET

Jean ? Il est là-bas avec Julien. Il y a aussi m'sieur Curé... il y a tout l'pays, quoi !

LE PÈRE FLOURET

Vous n'avez pas attendu la fin ?

MADAME VERTAL

Non, madame.

LE PÈRE FLOURET

Les idées de mon fils ne vous intéressent guère ?

MADAME VERTAL

Oh ! c'est pas ça madame, mais j'aime pas tout ce qu'il dit...

LE PÈRE FLOURET

Cependant...

MADAME VERTAL

Oui, oui... D'abord, j'suis pas sûr que le Christ aye prêché l'égalité entre tous les hommes ; l'Eglise ne dit rien de tout ça... Y paraît que c'est dans l'Évangile... moi je l'ai pas lu... Sans compter que m'sieur Emmanuel leur parle aussi de l'égalité de l'homme et de la femme... de l'union libre... Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire ?... Enfin, tout ça c'est des idées dangereuses...

LE PÈRE FLOURET

MADAME VERTAL

En effet ?

LE PÈRE FLOURET

² J'crois bien que c'est le philosophe qui les lui a données.

HUGUETTE

Le philosophe ?

LE PÈRE FLOURET

Oui, on l'appelle comme ça, Julien le contremaitre.

MADAME VERTAL

Son ami ?

LE SEMEUR D'IDÉAL

LE PÈRE FLOURET

Un honnête garçon, pourtant, mais qui fréquente trop les bibliothèques du soir. Moi, j'aime pas les livres ; ça vous donne des idées révolutionnaires. Depuis trente ans que je suis chez vous, je ne connais qu'une chose : le travail et l'obéissance. Et d'ailleurs, est-ce à un patron à émettre de pareilles théories à ses ouvriers ? C'est les encourager à la paresse, à la révolte.

(On entend confusément au dehors des vivats poussés par les ouvriers.)

MADAME VERTAL

Mon fils est d'une imprudence...

LE PÈRE FLOURET

Y se défend d'avoir des préjugés. Savez-vous ce qu'il prône : l'homme libre !...

HUGUETTE

Il a raison.

LE PÈRE FLOURET

Il n'y a pas d'homme libre, y peut pas y en avoir. Nous sommes tous les esclaves de quelqu'un ou de quelque chose, de nos passions, de nos préjugés et de toutes les hypocrisies du monde.

LES OUVRIERS, *au dehors*

Vive !... Vive M. Vertal !... Vive !...

MARGUERITE, *à son père*

C'est ça que tu appelles pousser ses ouvriers à la révolte ? Mais ils le portent en triomphe... Huguette ?... Huguette ?...

HUGUETTE

Ah ! les braves gens !

LES OUVRIERS

Vive... m'sieur Vertal ! .. Vive m'sieur Emmanuel !

MARGUERITE

Les voici...

HUGUETTE

Mais viens donc voir maman.

(Les ouvriers sont en vue dans le parc, en compagnie d'Emmanuel qui leur donne des poignées de mains.)

LES OUVRIERS

Vive la famille Vertal !...

HUGUETTE

Vive les ouvriers ! Vive les travailleurs !

(La silhouette de Jean Vertal apparaît derrière les vitres de la serre et disparaît quelques instants après. Entrent Jean Flouret, Julien, le Curé. Les ouvriers saluent respectueusement M^{me} Vertal.)

SCÈNE III

LES MÊMES, EMMANUEL, JEAN, JULIEN, LE CURÉ
LE PÈRE EUGÈNE, OUVRIERS

MARGUERITE, à Julien

Monsieur le philosophe...

*(Huguette vient se joindre à eux. On cause dans les groupes ; joie, gaieté générale.)*LE CURÉ, saluant M^{me} Vertal

• Madame Vertal...

MADAME VERTAL

Mais, qu'est-ce que tu leur as donc dit pour les empaumer comme ça ?

EMMANUEL

Je leur ai lu l'Évangile.

MADAME VERTAL

Comme dans l'armée du salut ?... *(Au curé.)* Alors, ce n'est pas bien dangereux. *(Bas.)* Père Flouret, vous vous alarmiez à tort. *(Le père Flouret affirme de la tête d'un air assuré ; à Emmanuel.)* Et qu'est-ce que tu as découvert dans l'Évangile ?

LE SEMEUR D'IDÉAL

EMMANUEL

Ce qu'on n'enseigne pas dans le catéchisme.

MADAME VERTAL

Emmanuel...

EMMANUEL

Dame ! Si l'Eglise avait fait son devoir...

LE CURÉ

Elle ne défend plus de lire l'Evangile.

EMMANUEL

Oui, mais elle ne lui fait guère de la publicité.

MADAME VERTAL

Tu n'y ajoutes pas quelques commentaires à ta façon ? ..
(Jean Vertal ouvre un des vantaux de la serre et écoute sans être vu.)

EMMANUEL

Aujourd'hui, je leur ai lu le sermon sur la montagne et ç'a été une révélation pour ces braves gens-là !...

PREMIER OUVRIER

Oui, madame, Jésus parle mieux qu'un curé, bien sûr, et c'est vraiment du bonheur d'apprendre ce qu'il a dit sur nous aut', les pauv' gens. Vrai, n'avions jamais entendu dire ça que les hommes sont tous frères, tous égaux et qu'ils ont tous droit à la même liberté.

LES OUVRIERS

Oui, oui.

LE PÈRE EUGÈNE

Et faut que m'sieur vot'fils soye bien bon pour nous avoir mis du baume au cœur. Ça soulage de voir enfin un patron nous traiter en frères, n'est-ce pas vrai, camarades ?

LES OUVRIERS

Oui, oui.

LE PÈRE EUGÈNE

Merci, vous m'avez ému, j'peux pas vous dire...

EMMANUEL, *lui serrant la main*

Mon brave père Eugène!... Vous êtes une des colonnes de l'usine... Vous avez fondé la maison Vertal... avec mon grand-père... il y a trente-trois ans.

LE PÈRE EUGÈNE

Merci ! *(Aux ouvriers.)* Grâce au fils on pourra causer avec le père, maintenant.

(Jean Vertal qui a entendu disparaît dans la serre.)

PREMIER OUVRIER, *bas au père Eugène*

Puisque l'ingénieur y te fait des misères, c'est le moment de venir te plaindre au patron ?

LE PÈRE EUGÈNE

Je viendrai... demain.

(Emmanuel et Huguelle serrent la main à quelques ouvriers et les reconduisent dans le groupe de leurs camarades restés au fond du parc ; tous saluent la famille Vertal et se retirent.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins LES OUVRIERS

MADAME VERTAL

L'Évangile enseigne l'égalité absolue entre tous les hommes ?

EMMANUEL

Oui, n'est-ce pas, Monsieur l'abbé ?

LE CURÉ

Oui.

MADAME VERTAL

Tiens, il faudra que je lise cela.

LE CURÉ, *à Emmanuel.*

Mais vous pourrez établir l'égalité, la fraternité, vous n'abolirez pas la souffrance humaine...

EMMANUEL

En l'état de notre organisation sociale, de nos mœurs ?

de nos préjugés ; dans notre société que la prépondérance donnée à l'intérêt sur le sentiment dans l'union des sexes, pendant des milliers d'années, a divisée en camps ennemis.

JULIEN

L'argent et le nombre.

EMMANUEL

Mais les pauvres, ce n'est pas le fait de mourir de faim qui les rend si misérables ; nous autres, ce n'est pas le fait d'être assujettis aux vices et aux maladies de la richesse, mais tous de ne viser qu'à la richesse ; de nous mouvoir, de nous débattre dans une société de fer, de travailler au détriment de notre libre arbitre, en dehors de la fraternité humaine.

MARGUERITE

Monsieur Emmanuel !...

MADAME FLOURET

Marguerite ?...

MARGUERITE

Maman ? . .

MADAME FLOURET

Ne te mêle pas de ça... ces opinions-là ne sont permises qu'aux riches...

LE CURÉ

Vous cherchez une solution au problème du bonheur... Elle est toute dans ces deux mots : charité et résignation.

EMMANUEL

La charité est une offense aux pauvres et la résignation une offense à Dieu.

MADAME VERTAL

Pourquoi les riches se sacrifieraient-ils ?...

EMMANUEL

Jésus s'est bien sacrifié...

MADAME VERTAL

Il était Dieu.

EMMANUEL

Pour nous enseigner notre devoir, n'est-ce donc pas assez qu'un Dieu soit mort pour nous?...

LE CURÉ

Vous avez la foi, mon frère, allez et agissez.

MADAME VERTAL

Monsieur l'abbé...

LE CURÉ

Madame, laissez-lui accomplir ses destinées.

(Ils sortent par le parc.)

SCÈNE V

EMMANUEL, HUGUETTE, JULIEN, MARGUERITE, JEAN

HUGUETTE, à Julien

C'est vous qui avez formé le cœur de mon frère...

JULIEN

Votre frère est si bon !

HUGUETTE

Et vous l'avez rendu meilleur.

MARGUERITE, *bas à Emmanuel*

Je suis très heureuse, aujourd'hui... Cette ovation... la joie et le bonheur de vos ouvriers sont allés à mon cœur... Si je ne vous aimais pas... parce que je vous aime, je vous aimerais parce que vous êtes bon.

SCÈNE VI

LES MÊMES, JEAN VERTAL

Jean Vertal ouvre lentement la porte de l'aile droite de la serre. En voyant son fils et Marguerite l'un près de l'autre son visage devient sévère.

JEAN VERTAL, à part

Encore !

HUGUETTE

Ah ! voici la maison Vertal. (*Bas à Marguerite, en passant devant elle.*) La première du monde !... (*A son père.*) Bonsoir. Comme tu es sombre, papa. Est-ce que les huiles baissent toujours ?

JEAN VERTAL, *se déridant embrasse sa fille*

Tu es jolie... quand il l'aura vue... (*Il va vers Marguerite et lui caressant les joues, les yeux remplis du désir de cette jeune fille :*) Elle se fait... (*A Madame Flouret qui apparaît dans le parc.*) Il faudra bientôt la marier, Madame Flouret. Je connais un ouvrier dans mon usine... un brave garçon... (*A son fils.*) Encore une ovation?... J'ai entendu... Méfie-toi, tu as tort de les instruire... Tu me comprends... Tiens t'en à l'enseignement de l'Eglise : soumission et humilité. C'est le bon. Demande à M. l'abbé. (*A ses enfants.*) Venez-vous faire un tour de jardin en attendant le dîner ? (*Au père Flouret.*) Savez-vous si elles se sont bien vendues aux Halles de Paris, mes orchidées ?...

(*Il sort dans le parc.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, moins JEAN VERTAL

JULIEN, à Emmanuel

Et moi je te dis : travaille au bonheur des hommes. C'est d'en haut que doit venir l'exemple de tous les dévouements, de tous les sacrifices pour la cause de l'humanité, puisqu'aussi bien les grands sont comptables de la misère de tous.

HUGUETTE

Vous avez raison, Monsieur Julien. Moi je ne comprends rien aux injustices de la vie et j'en ignore les raisons trop savantes ; mais, si peu que je le connaisse, le monde m'ap-

paraît se mouvant dans le mensonge d'une existence artificielle...

JULIEN

Où sombre parfois, avec la morale elle-même, notre individualité et notre indépendance.

HUGUETTE

Aussi, mon frère, j'approuve tes idées... et j'essayerai de t'imiter.

JEAN VERTAL, *appelant du fond du parc*

Huguette?...

HUGUETTE

Je viens!... (*A son frère.*) Papa nous appelle (*A Julien.*)
Au revoir, Monsieur Julien...

(*Elle lui tend affectueusement les mains et va causer un instant avec Marguerite.*)

EMMANUEL, *à Julien*

Tu es ému.

JULIEN

Oh! je m'attendrissais à la pensée que M^{lle} Huguette si bonne... La mésintelligence... une vie brisée... ne sont-elles pas la rançon des mariages d'intérêts?...

EMMANUEL

Rassure-toi, ma sœur ne consentira jamais à épouser M. Pertaud parce que... elle en aime un autre...

JULIEN

Un autre?... qui donc?

EMMANUEL

Toi.

JULIEN, *surpris*

Mais tu n'y penses pas...

EMMANUEL

J'y pense, au contraire.

JULIEN, *regardant ses mains*

Je ne suis qu'un ouvrier.

Tu es mon ami.

EMMANUEL

L'ennemi de ta caste.

JULIEN

Mon frère.

EMMANUEL

Entre vous et nous se dresse un mur épais bâti de préjugés et d'intérêts.

JULIEN

EMMANUEL

Nous le démolirons.

JULIEN

Tu n'iras pas... tu ne peux pas aller jusqu'au bout de tes idées.

EMMANUEL

Si tu n'aimes pas Huguette...

JULIEN

Je donnerais ma vie... oh!...

EMMANUEL

Eh bien ! tu l'épouseras.

JULIEN

Mais, ton père...

EMMANUEL

Ne m'as-tu pas enseigné que l'amour est une inéluctable loi de Dieu contre laquelle aucune volonté humaine ne doit prévaloir ?

JULIEN

Même celle de ton père ?

HUGUETTE, à *Emmanuel*

Eh bien ? on nous attend.

EMMANUEL, à *Julien*

Viens me voir là-haut, demain, et tu sauras.

JULIEN

A quoi bon ?

EMMANUEL

Qui sait?... Avant tout, je veux empêcher ce mariage avec M. Pertaud. (*Sur le point de sortir, revenant vers Jean.*) Une bonne nouvelle! j'ai obtenu pour toi, de mon père, un avancement : chef d'atelier. (*Riant.*) Le décret paraîtra à l'Officiel, demain.

JEAN, à Marguerite

Ah !

SCÈNE VIII

MARGUERITE, JEAN, JULIEN

JEAN, continuant une querelle à Marguerite

Enfin... qu'est-ce qu'il te disait, là, à voix basse, tout à l'heure ?

MARGUERITE

Il... je...

JEAN

Tu n'as pas de cœur...

MARGUERITE

Oh !...

JEAN

Tu as déjà oublié ce pauvre Chassaud qui t'aime tant et qui veut t'épouser, lui !.. (*Marguerite baisse les yeux.*) Est-ce que tu rêverais les grandeurs, maintenant ?...

MARGUERITE

M. Emmanuel est un honnête homme.

JEAN

Toi aussi, tu te laisses prendre à toutes ses belles phrases...

MARGUERITE

Si je croyais...

LE SEMEUR D'IDÉAL

JEAN

Il te promettra le conjugo, bien sûr ; mais lorsque tu lui auras cédé...

MARGUERITE

Je suis une honnête fille.

JEAN

Je l'espère bien... Aussi, je t'engage à rentrer tes illusions.

MARGUERITE

Mais...

JEAN

Voyons, t'as rêvé ça, toi ?... *(Saluant sa sœur avec ironie)* : M^{me} Emmanuel Vertal !..

MARGUERITE

Puisqu'il m'aime ?..

JEAN

Une raison pour qu'il en épouse une autre.

MARGUERITE

Mais qui te fait douter ?

JEAN

Non... voyez-vous le père Vertal faisant à la Bourse du Commerce ses petits coups qui lui rapportent des millions au risque de la correctionnelle, pour les beaux yeux de M^{me} Marguerite Flouret, la fille de son jardinier !...

MARGUERITE

Emmanuel est majeur.

JEAN

Il est majeur, bien sûr ; la loi lui permet de faire des enfants à la patrie, mais jusqu'à vingt-cinq ans il ne l'autorise pas à les lui faire avec la femme de son choix.

MARGUERITE

Oh!... Jean...

JEAN

Oui, les sommations... Monsieur Vertal ne donnera jamais son consentement... jamais tu m'entends !... Emmanuel compte bien là-dessus pour se dégager de ses promesses et de ses serments.

MARGUERITE

Tu ne le connais pas.

JEAN

Tous les mêmes, je te dis, et tu ne serais pas la première, tu le sais bien...

MARGUERITE

Oh ! je t'en prie.

JEAN

Tel père, tel fils... J'ai bien vu, tout à l'heure, le vieux quand il te caressait le menton... Il peut compter ses victimes, celui-là... Enfin, prends garde à nos patrons, Marguerite !...

(Il sort.)

MARGUERITE, à Julien

Vous l'avez entendu ?.. Oh ! rassurez-moi, monsieur Julien... Dites-moi ce que vous pensez d'Emmanuel... J'ai confiance en vous... Vous êtes son meilleur ami... On dit même que c'est vous qui lui avez donné les belles idées qu'il a... et que vous lui avez appris à aimer les pauvres... Oh !.. dites-moi : est-il sincère ?..

JULIEN, hésitant

C'est à ses actes et non à ses opinions que l'on peut juger un homme.

MARGUERITE

Ah !..

(Il sort.)

SCÈNE IX

MARGUERITE, EMMANUEL

Marguerite assise sur un banc. Entre Emmanuel qui, la voyant seule, se glisse lentement jusqu'à elle, derrière la

banc, l'enveloppe de ses bras, lui saisit brusquement les deux mains comme pour la contraindre à lui accorder un baiser.

Oh !.. MARGUERITE, *surprise et effrayée*

Chut !.. Tout le monde est rentré... plus personne dans le parc...

Laissez-moi !.. MARGUERITE

Qu'avez-vous ?.. EMMANUEL

Laissez-moi !.. MARGUERITE

Ces yeux... je vous ai donc fait peur ?.. EMMANUEL

Oui... je... MARGUERITE, *pleurant*

Je vous demande pardon, ma chère Marguerite... EMMANUEL

Vous m'aimez vraiment ?.. MARGUERITE, *les yeux dans les yeux*

Vous en doutez ?.. EMMANUEL

On m'a mise en garde contre les séducteurs... contre vous. MARGUERITE

Contre moi ?.. qui donc ?.. EMMANUEL

Oh !.. qu'importe... MARGUERITE

Mais... EMMANUEL

Jurez-moi que vous n'abusez pas de ma bonne foi... MARGUERITE

EMMANUEL

Je ne vous en fais pas de serment, car le Christ a dit : « Ne jurez jamais, ni par le ciel ni par la terre ; mais dites simplement : oui, oui ; non, non... » Je vous aime... oui !..

MARGUERITE

Mais votre mère... votre père ?..

EMMANUEL

Ne suis-je pas un homme libre ?

MARGUERITE

Oui... oui... Mais je ne lis pas... je ne peux pas lire là... là... dans votre cœur...

EMMANUEL

Le vôtre ne s'y tromperait pas... Venez... là... (*Il l'attire sur son cœur. Marguerite retient son haleine pour entendre le cœur d'Emmanuel battre sur le sien.*) Lisez dans mon cœur... par mes yeux !.. sur mes lèvres... Je t'aime !..

MARGUERITE

Oui... je crois en vous et je vous suis reconnaissante de m'aimer... vous si bon... L'amour ne saurait se tromper... Et je ne veux pas les entendre, eux, ces démolisseurs de joie, ces abatteurs de rêve ... Je ne crois que vous, puisque je vous aime..... (*Sur le point de céder au baiser.*) Non, non, n'entamons pas notre bonheur... il peut encore nous fuir...

EMMANUEL

Tes lèvres...

MARGUERITE

Ne gâtons pas notre joie.

EMMANUEL

Un baiser...

MARGUERITE

Laissez-moi rêver encore !..

Mon adorée !..

EMMANUEL

O mon aimé !

MARGUERITE

Je t'aime !..

EMMANUEL

(Marguerite lui prend la tête entre ses mains, regarde avec amour le visage d'Emmanuel, s'apprête à se laisser embrasser ; mais subitement, elle se souvient et, les yeux fixés sur lui :)

Non, non !..

MARGUERITE

Un baiser...

EMMANUEL

MARGUERITE, *reprise d'un doute, se dégageant, à part*
 « Prends garde à nos patrons... »
(Elle sort, rêvant et soucieuse ; Emmanuel adossé contre un arbre, dans un coin du jardin :)

EMMANUEL

Marguerite?... Marguerite !

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE II

ACTE II

Une véranda au rez-de-chaussée. — Au fond, un perron mène dans le parc.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME FLOURET, *rageant*, HENRIETTE
 puis EMMANUEL

HENRIETTE

Madame Vertal a été tout à fait charmante... elle m'a fait un accueil excellent et ne m'a pas soufflé mot de la chose... toi, tu bougonnes encore.

MADAME FLOURET

Monsieur Henri Pertaud qu'on va fiancer à Huguette viendra tout à l'heure, et nous n'avons pas fini de ranger ici.

HENRIETTE

Ce n'est pas ce qui te tracasse : tu as quelque chose contre moi.

MADAME FLOURET

Mais non... mais non.

HENRIETTE

Mais si... mais si... J'aimerais mieux, plutôt que de te voir bouder, que tu me dises franchement ce que tu as sur le cœur.

MADAME FLOURET

Henriette, tu m'ennuies... Je ne veux pas de tes explications... Travaillons.

LE SEMEUR D'IDÉAL

HENRIETTE

C'est tout ce que tu as à me dire... après six ans !...
Oh ! laisse-moi souffler, au moins... il n'y a pas une
demi heure que je suis arrivée. (*Emmanuel venant du
perron, Henriette se précipite vers lui.*) Monsieur Emmanuel !

EMMANUEL, *lui tendant les mains*

Non, Emmanuel tout court.

HENRIETTE

Vous êtes toujours aussi bon garçon ? Alors, embrassez-
moi.

MADAME FLOURET

Tu te permets...

HENRIETTE

Quoi ! je l'ai vu naître, je l'ai bercé sur mes genoux ce
petiot (*à Emmanuel.*) Embrassez-moi (*Il l'embrasse.*) Est-ce
que vous me la reprochez aussi ?

EMMANUEL

Quoi donc ?

HENRIETTE

Ce que ma mère appelle : ma conduite ?

MADAME FLOURET

Si tu en fais juge Emmanuel, il est trop honnête pour
l'approuver et trop bon pour te gronder.

HENRIETTE

Mais qu'est-ce que je fais de mal ?

MADAME FLOURET

Je t'ai déjà dit que ce n'est pas une position.

HENRIETTE

Mais c'est une position princière. Dans tout mon quartier
on m'appelle : M^{me} François... Morganatique !

MADAME FLOURET

Tu n'as pas le droit de porter son nom... Enfin tu n'es pas
dans la voie.

Je me rattrape.

HENRIETTE

De quoi ?

MADAME FLOURET

Fallait me laisser choisir mon mari.

HENRIETTE

Epouse François, puisque celui-là, tu l'as choisi et que tu es heureuse avec lui.

MADAME FLOURET

Mon mariage ne m'ayant pas réussi, je profite de l'expérience.

HENRIETTE

Raison de plus pour...

MADAME FLOURET

Quand on n'est pas lié pour la vie, on se ménage mutuellement davantage, on se passe beaucoup de choses... c'est drôle (à Emmanuel) mais c'est vrai.

HENRIETTE

Mais puisque François t'offre de t'épouser.

MADAME FLOURET

Mariez-vous.

EMMANUEL

Plus souvent.

HENRIETTE

Pourquoi ?...

EMMANUEL

Parce que je tiens à aller en paradis.

HENRIETTE

Comment ?...

EMMANUEL

Ne dit-on pas que saint Pierre pardonne bien la première bêtise, mais jamais la seconde ?

HENRIETTE, *riant*

Et ça dure ?

EMMANUEL

Depuis six ans.

HENRIETTE

Il n'est pas jaloux de votre... premier...

EMMANUEL

De mon mari ?...

HENRIETTE

Oui.

EMMANUEL

Et les hommes qui épousent une femme divorcée ?

HENRIETTE

Il aurait le droit de vous être infidèle...

EMMANUEL

Oui, mais son amitié lui défend de m'être inconstant.

HENRIETTE

Enfin, selon toi...

MADAME FLOURET

Il y a incompatibilité d'humeur entre le mariage et l'amour. La vie avec ses exigences et ses vanités met l'amour à la porte, dans le mariage.

HENRIETTE

Tu vis dans le péché.

MADAME FLOURET

Nous y vivons tous, plus ou moins, dans le péché : c'est un état normal.

HENRIETTE

Oui, mais toi...

MADAME FLOURET

Je ne trompe personne ! Je n'ai pas juré fidélité à François, devant Dieu et devant les hommes. Et, si je péchais, du moins, je ne serais pas parjure. François m'a prise

HENRIETTE

connaissant mon passé. Au bout de quelques jours, moi... je... enfin nous nous convenons à merveille... nous sommes faits l'un pour l'autre... nos idées... notre tempérament... Ah ! dame... Vous ne tenez jamais compte de ces choses-là dans vos mariages, vous ! Mais comme le cœur et le rêve ne perdent jamais leurs droits, étonnez-vous que la femme... répare un jour... l'inexpérience de la jeune fille.

EMMANUEL

Vous avez des enfants ?...

HENRIETTE

Tous les ans...

MADAME FLOURET

A cause précisément de tes petiots... tu sais bien que la société rejette les enfants naturels.

HENRIETTE

L'armée les recueille bien... et l'armée est chatouilleuse sur le point d'honneur ! D'ailleurs, et papa ?

MADAME FLOURET

Oh ! lui.

HENRIETTE

Il est aussi un enfant naturel. Ça ne l'a pas empêché d'épouser et de rendre heureuse une brave et honnête femme comme toi (à Emmanuel.) Lorsqu'il est entré chez monsieur Vertal, votre père, il y a 30 ans, on ne lui a pas demandé son acte de naissance.

MADAME FLOURET

On savait que c'était un honnête homme.

HENRIETTE

Tout est là, être honnête ; le reste, c'est des préjugés !

EMMANUEL

Enfin, il pourrait se faire...

HENRIETTE

Qu'il me quitte ? que nous nous séparions ?... Et votre divorce ?...

MADAME FLOURET

Du moins les intérêts de la femme et ceux des enfants sont sauvegardés.

HENRIETTE

Le divorce n'est une solution que pour les gens riches. Mais bah ! à quoi bon tout cela. Ce n'est pas l'argent qui fait le bonheur, mais le travail. Mes enfants ? je leur enseignerai un métier... ils s'en tireront toujours. Quant à moi... si j'étais une femme du monde... Mais je n'aspire pas à gâcher ma vie dans les visites où l'on jabote, ni à vivre de mes rentes ; au contraire, je me souhaite de ne jamais en avoir — en espérant toujours de m'en faire — et, tant que j'aurai mes dix doigts et mes deux yeux...

MADAME FLOURET

Enfin, n'étant pas liés par un contrat bien en règle et par un bon serment...

HENRIETTE

Est-ce que leur contrat bien en règle et leur serment fait leur bonheur, aux gens mariés ?

MADAME FLOURET

Je te dis que tu fais de la peine à tes parents.

HENRIETTE

Ça, c'est vrai .. Mais est-ce que moi aussi je n'ai pas droit au bonheur ?... Je le prends où je le trouve et je l'ai trouvé ! .. Mes pauvres vieux parents !... C'est mon seul chagrin... Je vous aime tant... vous me pardonnerez (*Elle l'embrasse. A Emmanuel.*) Vous aussi, je vous aime bien (*Il lui serre la main.*)

EMMANUEL, à part

C'est elle qui a raison.

(*Révant, il s'enfonce dans le parc.*)

HENRIETTE, se remettant à l'ouvrage

Un bon garçon, n'est-ce pas, mère ?

MADAME FLOURET

Tu m'ennuies.

SCÈNE II

MADAME FLOURET, HENRIETTE, CHASSAUD

MADAME FLOURET

Vous venez voir le patron.

CHASSAUD, *sa casquette à la main*

Oui, pour le remercier... il m'avait fait certaines promesses.

MADAME FLOURET

C'est qu'y va y avoir du monde tout à l'heure ; mais... enfin... on va essayer quand même.

CHASSAUD

Merci.

MADAME FLOURET, *présentant*

Ton futur beau-frère... Monsieur Chassaud...

HENRIETTE

Mes compliments ! vous allez épouser une belle fille...

CHASSAUD, *à Madame Flouret*

C'est-y bien vrai qu'elle m'aime encore ?

MADAME FLOURET

Oui, je vous le répète, oui... y n'y a pas de raison...

CHASSAUD

Tous les jours elle venait me voir à l'hospice... puis... subitement... il y a un mois... Peut-être, qu'un autre...

MADAME FLOURET

Depuis un mois, elle ne quitte la maison que pour aller voir quelques familles d'ouvriers... et il ne vient pas de jeunes gens chez nous. A moins que vous ne soyez jaloux de M. Emmanuel... }

CHASSAUD

Oh ! non il est trop honnête... Mais...

HENRIETTE

Quoi donc ?...

CHASSAUD

Un des contremaîtres... tenez... précisément... Jean...
votre frère...

HENRIETTE

Eh bien ?...

CHASSAUD

Ce matin je suis allé faire mon apparition à l'usine et,
vous savez, on cause...

HENRIETTE

Enfin...

CHASSAUD

Enfin, Jean m'a prévenu... il m'a raconté... des his-
toires, quoi ?...

MADAME FLOURET

Sur ?...

CHASSAUD

C'est-à-dire... vous savez... les patrons...

HENRIETTE

Oh !...

CHASSAUD

C'est leur droit, peut-être... hé !... hé !...

MADAME FLOURET

Rassurez-vous, mon brave ami, Marguerite n'aime que
vous et sera votre femme.

CHASSAUD

Même si je suis renvoyé de l'usine ?

MADAME FLOURET

Comment ?

CHASSAUD

Julien m'a dit ce matin qu'il avait l'ordre du patron de
ne pas m'embaucher. Je ne peux pas le croire.

MADAME FLOURET

Il aura mal compris... Ça n'est pas possible... après la

promesse que vous a faite monsieur Vertal ; il y a erreur, certainement...

CHASSAUD

C'est ce que je me suis dit.

MADAME FLOURET, à *Henriette*

Pressons-nous de finir... nous sommes en retard.
(Madame Flouret et sa fille continuent de ranger. Un silence. Chassaud, sa casquette à la main, se tient contre le chambranle de la cheminée, les yeux fixés vers l'entrée.)

SCÈNE III

LES MÊMES, MARGUERITE

MADAME FLOURET, sur une chaise, occupée à une fenêtre
 Tiens, c'est toi ?

MARGUERITE, sans voir Chassaud ni Henriette
 Oui maman.

MADAME FLOURET

D'où viens-tu ? *(Marguerite baisse les yeux.)* Encore tes ouvriers, tes malades ?... Ma fille, tu fais ce que tu veux, mais prends garde que le patron n'apprenne encore tes visites à ses ouvriers.

MARGUERITE

Pourquoi ?...

MADAME FLOURET

Il n'aime pas ça, il te l'a déjà dit une fois : leur apporter des secours, c'est faire croire au monde qu'ils sont malheureux et qu'il les paye mal.

MARGUERITE

Je me cacherai, maman. *(Apercevant sa sœur.)* Henriette !

HENRIETTE, *lui ouvrant les bras*

Tu ne m'embrasses pas ?

MARGUERITE

Comment ? tu as osé revenir ici ?

HENRIETTE

Ma petite Margot, ne parlons pas de ce que tu ne comprendrais pas... Embrasse-moi.

(Marguerite se laisse embrasser de mauvaise grâce.)

MADAME FLOURET

Dame !... elle n'a pas tes principes.

MARGUERITE

Je suis une honnête fille.

HENRIETTE

Et moi une... Merci, ma petite sœur.

MARGUERITE

Enfin... comment vis-tu ?... Tu as un amant !... Le monde en dit de belles sur ton compte.

HENRIETTE

Oh ! ça, ça m'ennuie... j'aime pas la réclame.

MARGUERITE

Une honnête femme...

HENRIETTE

N'a pas d'histoire... Merci.

MARGUERITE

L'opinion publique...

HENRIETTE

C'est vrai, tout de même ! j'ai oublié de la consulter.

MARGUERITE

Enfin... si tu étais mariée, le monde t'accorderait plus de considération... il t'estimerait

HENRIETTE

Mais il ne payerait pas mon boulanger !

MADAME FLOURET

Marguerite, tout ce que tu lui diras ou rien...

HENRIETTE, à sa sœur

Ecoute un bon conseil. Entre l'amour et le mariage n'hésite jamais : marie-toi... et le monde sera content !
(lui désignant Chassaud.) Tu ne lui as seulement pas dit bonjour, à ton fiancé.

MARGUERITE

Tiens ! monsieur Chassaud.

CHASSAUD

Mademoiselle...

MARGUERITE

Ça va mieux.

CHASSAUD

Oui... et même tout à fait bien.

MARGUERITE

Ah !

HENRIETTE

En voilà une réception... Si c'est moi qui vous gêne...
(A part.) Quel enthousiasme !

(Elle sort.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, moins HENRIETTE

CHASSAUD, après un silence

Eh bien ? mademoiselle Marguerite...

MARGUERITE

Je suis contente de vous voir en bonne santé.

CHASSAUD

Pourquoi n'êtes-vous pas venue à l'hospice depuis un mois... Pourquoi avez-vous cessé un jour, subitement, vos visites ?...

MARGUERITE, troublée et gênée

Parce que ..

LE SEMEUR D'IDÉAL

CHASSAUD

Alors on ne s'aimerait plus... peut-être ?...

MADAME FLOURET, *sans se retourner*

Je vous entends. Faut pas trop vous en dire... rappelez-vous que vous n'êtes que quasiment fiancés.

CHASSAUD

Vous ne m'aimez plus. (*Silence de Marguerite.*) Ce serait donc vrai ?... Votre frère ne se trompait pas... Monsieur Emmanuel aurait profité de ma maladie pour... Et vous l'aimez... Vous l'aimez... Ah !...

MADAME FLOURET

Mes enfants, la suite au prochain numéro.

MARGUERITE

Où vas-tu mère ?...

MADAME FLOURET

Chez le concierge. M. Vertal m'a ordonné d'aller guetter là-bas l'arrivée de monsieur Pertaud et de son fils que je suis chargée d'introduire ici. (*A Chassaud.*) Venez, je trouverai bien un moment, tout à l'heure, pour vous mener auprès du patron. (*A sa fille.*) Toi, rentre chez nous. (*Chassaud, en sortant sollicite un regard de Marguerite, qui reste gênée et pensive.*)

SCÈNE V

MARGUERITE, JEAN VERTAL

JEAN VERTAL, *ouvrant la porte de la lingerie*

Pst !... pst !... Marguerite ?...

MARGUERITE

Encore dans la lingerie ?... Chez nous !... Mais par où donc êtes-vous entré ?...

JEAN VERTAL

Tais-toi... par la porte de service... Ecoute...

MARGUERITE

Je vous écoute.

JEAN VERTAL

Non... ici... Viens... il n'y a personne dans la lingerie...

MARGUERITE

Précisément.

JEAN VERTAL

J'ai donné une mission à ta mère, Les Pertaud ne seront là que dans une demi-heure... Tout le monde est dans le parc... Viens...

MARGUERITE

Non.

JEAN VERTAL

J'ai quelque chose à te dire.

MARGUERITE

Monsieur, vous savez bien que je suis une honnête fille.

JEAN VERTAL

Mais toutes les filles, avant de se donner, sont d'honnêtes filles.

MARGUERITE

Et après ?

JEAN VERTAL

Après... après... Enfin, je n'ai pas l'habitude qu'on se moque de moi.

MARGUERITE

Monsieur Pertaud et son fils vont venir dans un instant, et il n'est pas convenable qu'on me voie ici toute seule avec vous. Laissez-moi rentrer chez moi.

JEAN VERTAL

Chez toi?... chez toi... Sais-tu bien que si je voulais, — ou plutôt, si tu ne voulais pas, — tu ne serais plus chez toi, là ?..

MARGUERITE

Que voulez-vous dire ?

JEAN VERTAL

Qu'il ne tient qu'à moi de renvoyer votre père et votre mère.

MARGUERITE

Après trente ans de fideles services !

JEAN VERTAL

Est-ce que je ne les ai pas payés... leurs services ! .

MARGUERITE

Vous êtes bien méchant.

JEAN VERTAL

Je ne suis pas plus méchant qu'un autre ; au contraire, puisque je t'offre, je te l'ai déjà dit, d'assurer ton avenir si tu veux être gentille avec moi. Une femme intelligente profite toujours ds ces occasions-là pour se faire une place dans la vie. Aimes-tu mieux te ménager des regrets et te dire plus tard : « Ah ! si j'avais su !... » Je te parle en ami, en frère.

(Il essaye de l'embrasser.)

MARGUERITE, se dégageant et criant

Monsieur, laissez-moi !..

(Entrent en même temps, madame Vertal, par le fond, venant du parc, et Emmanuel, à droite. Tous les deux surprennent Jean Vertal, comme Marguerite le repousse. D'instinct, Emmanuel les poings levés, se précipite vers son père ; mais à la vue de sa mère, il s'arrête et contient sa rage.)

JEAN VERTAL, les apercevant

Allez !.. allez !.. Mademoiselle !..

MARGUERITE, considérant le père et le fils, à part

« Prends garde à nos patrons, Marguerite !.. »

(Elle sort à gauche ; Emmanuel est allé vers le fond tuer son désespoir.)

SCÈNE VI

JEAN VERTICAL, MADAME VERTICAL, EMMANUEL

JEAN VERTICAL

Vois-tu cette petite pécore ?.. elle ne veut plus obéir maintenant, dans cette maison ? Peut-être aspire-t-elle à y commander ?.. Non, c'est inimaginable...

MADAME VERTICAL

Que lui ordonnais-tu ?..

JEAN VERTICAL

Je... tout à l'heure... j'avais besoin... il fallait... Non on n'a pas idée de ça... Ces petites filles du peuple veulent avoir des sentiments comme tout le monde, comme nous...

MADAME VERTICAL

Mais enfin ?..

JEAN VERTICAL

Enfin... je...

MADAME VERTICAL

Ne t'embrouille pas, mon ami : elle voulait te prendre de force...

JEAN VERTICAL

Je...

MADAME VERTICAL

J'ai tout vu...

JEAN VERTICAL

Tu as mal vu, ma chère femme... je te jure...

MADAME VERTICAL

Tais-toi, tu vas faire un mensonge.

JEAN VERTICAL

Mais, je vais t'expliquer...

LE SEMEUR D'IDÉAL

MADAME VERTAL

Je ne te demande pas d'explications...

JEAN VERTAL

C'est que tu pourrais croire...

MADAME VERTAL

Je ne crois rien...

JEAN VERTAL

Voici, je...

MADAME VERTAL

Je t'en prie.

JEAN VERTAL

Tu vois bien que tu crois : tu es calme.

MADAME VERTAL

Je suis résignée, voilà tout... depuis longtemps.

JEAN VERTAL

Alors, tu penses que je ne suis pas un honnête homme ?

MADAME VERTAL

Je ne sais où commence et où finit l'honnêteté d'un homme ; mais vous êtes, vous et vos pareils, les corrupteurs de nos mœurs et les véritables pourvoyeurs du vice !.. (*Calme.*) Pardon, mon ami, je me fâche, j'ai tort... C'est la vie...

JEAN VERTAL

En voilà de grands mots, pour une petite ouvrière.
(*Sort Madame Vertal.*)

SCÈNE VII

JEAN VERTAL, MADAME FLOURET, CHASSAUD
EMMANUEL, puis HUGUETTE

JEAN VERTAL

Vous désirez ? madame Flouret.

MADAME FLOURET

Vous savez... Chassaud... Il voudrait bien vous parler...
(En se sauvant.) Je retourne guetter les messieurs Pertaud.
(Elle sort.)

CHASSAUD

C'est pour vous remercier, patron ; je viens de sortir de l'hospice et, ma première visite est pour vous... remercier... Je suis gaillard, voyez ; je vais vous en abattre de la besogne, patron... je vous rattraperai tout le temps perdu... et l'argent aussi... Vous verrez... je ne suis pas un ingrat... Demain je retourne à l'usine,.. et...
(Entre Huguette qui va causer avec son frère)

JEAN VERTAL

Mais votre place est prise mon ami.

CHASSAUD

C'est donc vrai ?

JEAN VERTAL

Faute d'un bras, le travail ne peut pas chômer, vous le savez mieux que personne.

CHASSAUD

Alors ?

JEAN VERTAL

Il vous faut aller chercher du travail ailleurs.

CHASSAUD

Hein ?

JEAN VERTAL, *paterne*

Après l'accident qui vous est arrivé, vous êtes trop faible pour un travail de machine.

CHASSAUD

Mais...

JEAN VERTAL

Je regrette, mais il n'y a pas d'ouvrage pour vous.

CHASSAUD

Vous m'aviez promis...

LE SEMEUR D'IDÉAL

JEAN VERTAL

Je ne vous ai rien promis du tout.

HUGUETTE, quittant son frère

Mais si, papa.

JEAN VERTAL

Toi, tais-toi.

CHASSAUD

Alors ?

JEAN VERTAL

Alors voilà.

(Chassaud comme hébété, regarde autour de soi, implorant une sympathie ; Huguette sous le regard menaçant de son père, baisse les yeux.)

JEAN VERTAL

Bonsoir, mon ami... Adieu ! et surtout, n'allez pas grossir l'armée des fainéants. Vous êtes un bon, un excellent ouvrier, je me plais à le reconnaître. Vous trouverez facilement de l'ouvrage. Allez et travaillez, le travail, c'est la liberté.

CHASSAUD

La liberté de crever de faim...

JEAN VERTAL

Qu'est-ce à dire !

CHASSAUD

Je veux dire, patron, que vous n'êtes pas de parole.

JEAN VERTAL

Quoi ?

CHASSAUD

Vous vous rappelez bien, lors de l'explosion de cette machine qui tua trois de mes camarades et qui me fendit la tête, à moi...

JEAN VERTAL, *l'éconduisant*

Oui .. oui...

CHASSAUD

Comme la justice voulait vous poursuivre, vous et vos ingénieurs, parce que la machine n'avait pas été construite d'après les règlements, vous m'aviez dit de prendre sur moi la responsabilité en racontant au juge que l'accident était arrivé par ma faute, et je fus condamné à un mois de prison... et par défaut !..

JEAN VERTAL

Allez... allez !..

CHASSAUD

Mais vous savez bien, vous, que je n'étais pas coupable. Vous m'aviez demandé ça comme un service... j'ai pas osé vous le refuser puisque vous me promettiez de me garder chez vous, toujours. Alors j'ai sacrifié ma réputation de bon ouvrier, pour vous plaire ; j'ai laissé passer les délais d'opposition et d'appel et, aujourd'hui, me voilà bien définitivement coupable d'un accident survenu par la faute de vos ingénieurs et par la vôtre !.. affaire d'économie !..

JEAN VERTAL

Allez vous plaindre à votre Syndicat.

(Sort Huguelle indignée.)

CHASSAUD

Mais patron, je ne fais partie d'aucun syndicat, moi ; je suis pour la liberté du travail, pour la loi de l'offre et de la demande... comme les économistes !..

JEAN VERTAL

Vous m'ennuyez.

CHASSAUD

Alors, c'est toutes vos raisons ?

JEAN VERTAL

Oui.

CHASSAUD

C'est bien tout ?

Oui.

JEAN VERTAL

C'est bon.

CHASSAUD

(Emmanuel arrêtant Chassaud prêt à sortir.)

Demain, venez me voir ici.

EMMANUEL

CHASSAUD

Ah ! c'est vous, monsieur ? vous qui parlez si bien : la charité, l'amour du prochain, l'égalité entre tous les hommes... Connais ça... des rengaines de riches... Tous fumistes... *(A Jean Vertal.)* Les uns nous volent notre pain... *(à Emmanuel)* et les autres, nos femmes... Bonsoir ! on se retrouvera !..

SCÈNE VIII

LES MÊMES, HUGUETTE

HUGUETTE, *au dehors*

Laissez-le donc entrer... mon père est ici. Pourquoi donc lui dites-vous que mon père n'est pas à la maison?.. Venez, monsieur... entrez...

JEAN VERTAL

Qu'est-ce que c'est ?

HUGUETTE

Le père Eugène qui demande à te parler.

JEAN VERTAL

Qu'il entre.

HUGUETTE

Entrez donc.

(Jean Vertal fait signe à sa fille de se retirer. Sort Hugnette.)

SCÈNE IX

JEAN VERTAL, LE PÈRE EUGÈNE

JEAN VERTAL

Ah ! c'est vous, mon ami ; asseyez-vous donc... Je n'ai pas beaucoup de temps à vous donner. Vous avez quelque chose à me demander ?

LE PÈRE EUGÈNE

M'sieur Vertal... j'ai soixante-cinq ans... Je suis vieux, bien sûr, et je n'ai plus mes bras de jeunesse... Mais est-ce une raison pour que votre ingénieur y me diminue depuis un an... de cinq francs à quatre francs, puis à trois cinquante... jusqu'à deux francs par jour, sous prétexte que je ne fournis plus la même somme de travail... Alors, je me suis dit : il vaut mieux s'adresser au bon Dieu qu'à ses saints... et je suis venu...

JEAN VERTAL

Mon ami, vous avez eu tort. Le bon Dieu n'a pas le temps de s'occuper des affaires de ses créatures : elles sont trop. J'ai délégué tous mes pouvoirs à mes ingénieurs, parce qu'il ne m'est pas possible de répondre aux réclamations de trois mille ouvriers, et surtout d'en vérifier l'exactitude. J'y perdrais toutes mes journées, et mon temps est plus précieux que le vôtre...

LE PÈRE EUGÈNE

J'avais un fils qui gagnait chez vous trois francs cinquante... A nous deux, nous arrivions à entretenir la maisonnée : sa mère, sa femme et ses deux mioches... Il est mort, il y a trois mois .. vous savez bien... dans cet accident de machine... de sorte que j'suis tout seul à présent...

JEAN VERTAL

Faites-vous, à vous tout seul l'ouvrage de deux ?

LE SEMEUR D'IDÉAL

Non, bien sûr.

LE PÈRE EUGÈNE

Alors ?...

JEAN VERTAL

J'demande seulement à votre ingénieur de ne pas me diminuer tous les mois.

LE PÈRE EUGÈNE

S'il le fait, c'est qu'il a des raisons de le faire... c'est qu'apparemment vous ne fournissez plus la même somme de travail qui correspond au salaire que vous réclamez...

JEAN VERTAL

J'ai patienté... j'ai accepté toutes les diminutions... mais j'n'peux plus vraiment... j'suis à la limite... deux femmes à la maison... des mioches qui d'mandent du pain... (*Jean Vertal lui tend une pièce d'or.*) Ah ! Monsieur Vertal !... oh !... non !.. pas ça... non... J'ai toujours gagné ma vie en travaillant... et plutôt que de m'abaisser...

LE PÈRE EUGÈNE

JEAN VERTAL, *à part, rentrant sa pièce.*
De la misère... et de l'orgueil !...

LE PÈRE EUGÈNE

Ah ! qui m'aurait dit ça.. il y a trente-trois ans, quand je fondai l'usine... oui, j'peux dire ça... avec vot'père... Nous étions cent cinquante, le jour de l'ouverture... C'est moi qui ai répondu au discours du patron... On s'en est fait des promesses... de travail... de dévouement à l'usine... Moi, je les ai tenues pendant trente-trois ans !... Et maintenant...

JEAN VERTAL

Mon ami, lorsqu'on a conscience qu'on ne gagne plus son salaire...

LE PÈRE EUGÈNE, *se relressant.*

C'est comme si on volait son patron ?...

JEAN VERTAL

Je n'ai pas dit cela...

LE PÈRE EUGÈNE

Alors ?

JEAN VERTAL

Mais mon ingénieur aurait pu vous mettre depuis longtemps à la porte... et s'il vous diminue tous les mois...

LE PÈRE EUGÈNE, *ahuri.*

C'est sans doute... je comprends... pour que je m'en aille de moi-même... Merci... Merci. (*Il s'en va, talbutiant :*)
Ma femme... mes petits...

Ayant franchi la porte du fond, il chancelle et tombe raide mort dans le vestibule. L'ennui et l'embarras de Jean Vertal sont extrêmes.)

SCÈNE X

JEAN VERTAL, EMMANUEL, puis MADAME VERTAL
et HUGUETTE

(A la vue du corps du vieillard, Emmanuel a compris le crime de son père. Il a pour celui-ci un regard plein de reproches et de colère ; il se baisse sur le cadavre du vieil ouvrier à moitié caché par le chambranle de la porte, essayant de le ranimer.)

JEAN VERTAL, à son fils en simulant une conscience en paix.
Un coup d'apoplexie... Pauvre vieux !...

EMMANUEL, *appelant*

Père Flouret !

(Emmanuel et le père Flouret emportent le corps. Jean Vertal s'affale dans un fauteuil, en proie à un trouble profond. On entend la cloche d'annonce.)

MADAME VERTAL, *entrant, à droite, avec Hugnette*
Ce sont les Pertaud.

JEAN VERTAL, *bas à sa femme*

Ah ! faisons bon accueil à notre futur gendre.
(Il déploie un journal, s'assied sur un canapé en se donnant une contenance insouciante. Un silence. M^{me} Flouret introduit les Pertaud par la porte du perron et se retire.)

SCÈNE XI

LES MÊMES, PERTAUD, HENRI, puis EMMANUEL

PERTAUD

Nous avons devancé l'heure.

JEAN VERTAL, *se levant*

Vous avez bien fait.

PERTAUD, *saluant*

Madame... Vous connaissez, je crois, mon fils.

HENRI

J'ai eu l'honneur... Madame...

JEAN VERTAL, *présentant*

Ma fille... Monsieur Pertaud... Son fils, Henri.

EMMANUEL, *entrant, bas à son père*

Mort !

PERTAUD, *à son fils*

Mais tu ne connais pas Emmanuel.

(*Il les présente l'un à l'autre.*)

HENRI, *à Emmanuel*

Il est étrange, n'est-ce pas, qu'habitant le même département... On ne vous voit nulle part.

EMMANUEL

Je suis un sauvage.

HENRI, *aimable*

Un ours.

PERTAUD, à *Jean Vertal*

Comme ils se comprennent déjà ! Ça va faire une bonne paire d'amis.

PERTAUD, à *Madame Vertal*

A propos, vous avez un nouveau curé.

MADAME VERTAL

Oui.

PERTAUD

Il me paraît un peu jeune.

MADAME VERTAL

Il n'a pas trente ans.

JEAN VERTAL

C'est un prêtre de la nouvelle école.

PERTAUD

Il est député ?

JEAN VERTAL

Pas encore

PERTAUD

Enfin... je ne suis pas fâché de l'avoir rencontré tout à l'heure, parmi vos ouvriers. Ils discutaient tous... très montés...

HENRI

Jamais contents, les ouvriers. Ils sont d'une insolence... Qu'ils travaillent !... Dieu n'a-t-il pas dit : Tu gagneras ton pain...

HUGUETTE

A la sueur... du front des autres !

(Elle sort, laissant Henri ahuri par la riposte.)

SCÈNE XII

LES MÊMES, *moins* HUGUETTE

PERTAUD

Oui, monsieur l'abbé m'a prié de vous annoncer sa visite... pour ses pauvres... Je lui ai donné cent sous.

EMMANUEL

Vraiment ?

PERTAUD

Deux journées d'ouvrier !... Vous ne vous imaginez pas le plaisir qu'on éprouve à faire le bien. (*A part à Jean Vertal.*) Et, je suis persuadé que l'argent que je viens de donner portera bonheur à l'affaire que je viens vous proposer.

JEAN VERTAL, *bas*

Ce mariage ?...

PERTAUD

Non... oui... c'est-à-dire... (*A Madame Vertal.*) Vous permettez que nous parlions affaires ?

MADAME VERTAL

Je vous en prie.

JEAN VERTAL, *bas*

Laisse-nous... c'est pour ce mariage (*Haut.*) Va donner des ordres...

MADAME VERTAL

Vous m'excusez ?

PERTAUD

Nous ne vous renvoyons pas ?

MADAME VERTAL

Non... je suis à vous tout à l'heure.

SCÈNE XIII

LES MÊMES, moins MADAME VERTICAL

JEAN VERTICAL, à *son fils*

Tu peux rester. (*A Pertaud.*) Donc, cher ami...

PERTAUD

Voici. Vous savez mieux que personne, mon cher ami, que la forte baisse survenue dans ces derniers temps sur les huiles, compromet, menace terriblement notre industrie.

JEAN VERTICAL

Oui.

PERTAUD

Eh bien ! il s'agit de détourner cette baisse à notre profit et de nous en faire un instrument de nouveaux et amples bénéfices.

JEAN VERTICAL

Je ne vois pas comment...

PERTAUD

Voici. Nous sommes en France, six grands producteurs d'huiles.

JEAN VERTICAL

Oui.

PERTAUD

Quatre de nos confrères et moi, venons de fonder un syndicat, un trust.

EMMANUEL

Un trust ? Qu'est-ce que c'est que ça : un trust ?

HENRI

Comment vous ne savez pas ce que c'est qu'un trust ?

EMMANUEL

Non.

HENRI

Mais c'est une chose qui se fait couramment (*A son père.*)
Tu permets ?

PERTAUD

Oui.

HENRI

Un trust, c'est un syndicat fondé dans le but de monopoliser un produit afin d'en arrêter la baisse des prix et d'en activer la hausse en limitant la production et en mettant un terme à la libre concurrence.

EMMANUEL

Mais la libre concurrence est inscrite dans nos lois ; elle est protégée par l'Etat, par le gouvernement.

HENRI

Le gouvernement ? il est bien trop préoccupé à se défendre contre la Chambre.

PERTAUD

Les affaires sont les affaires et le gouvernement n'y connaît rien.

EMMANUEL, *ironique*

Heureusement pour nous.

HENRI

Je disais donc, que les industriels réunis s'engagent à provoquer graduellement la hausse de leurs produits jusqu'à augmentation du double, ou davantage, des anciens prix...

EMMANUEL

Et le public ? et le consommateur ?

HENRI

Nous nous en servons.

PERTAUD, *à Jean Vertal*

Hein ! il est malin, mon fils ; il arrivera.

EMMANUEL

Mais c'est un impôt direct et illégal sur un aliment, sur un objet de première nécessité du peuple, des pauvres...

HENRI

Il n'y a pas : des pauvres ; il y a : des consommateurs.

PERTAUD

C'est cela. Nous produisons donc un stock d'huile très considérable ; puis, nous arrêtons brusquement la production et, le trust nous rendant maîtres du marché, nous faisons hausser, à notre gré, le prix de l'huile en réserve.

EMMANUEL

Et nos usines ? et nos ouvriers ?...

PERTAUD

Nous congédions d'abord quelques ouvriers... Au bout de quelques semaines d'un chômage qui nous coûtera une centaine de mille francs, prévus dans nos calculs — et dont nous faisons le sacrifice à l'avance — le stock d'huile en réserve vendu, à deux, trois fois le prix actuel, nous rouvrons notre usine.

EMMANUEL

Et, quelques années après, nous recommençons.

PERTAUD

Voilà. Ce n'est pas plus malin.

HENRI

Cela se fait couramment.

JEAN VERTAL, à Pertaud

L'homme qui a inventé ça...

EMMANUEL, à Pertaud

Le trust ?

HENRI

Oui.

EMMANUEL

Est un voleur de génie.

PERTAUD

Cher ami telle est l'affaire. Avant six mois, vous gagnez dix millions ; moi, à peu près autant. Par

Les temps qui courent, nous ne pouvons vraiment pas vivre avec ce que nous avons. Il y a des riches qui sont beaucoup trop plus riches que nous.

JEAN VERTAL

Certes... (*Bas.*) Mais, cher ami, quel rapport entre cette affaire, et le mariage que...

PERTAUD, *bas*

Il faut que je vous dise... Le trust est déjà décidé entre nos quatre grands confrères et moi. Si vous restez seul en dehors, notre groupe, très puissant, pourrait bien vous ruiner... Je crois même que l'intention de nos confrères est de vous tenir en dehors.

JEAN VERTAL

Pour quelle raison ?

PERTAUD

Je ne sais pas... Il paraît qu'ils vous en veulent toujours de ce tour que vous leur avez joué à la Bourse du commerce et qui a mis, d'un coup, cinq millions dans votre poche... Ah ! vous êtes très fort...

JEAN VERTAL

Les affaires...

PERTAUD

Parbleu ! Enfin, jaloux de vous, sans doute, ils ne seraient pas fâchés de vous le rendre.

JEAN VERTAL

Vous n'allez pas me laisser ruiner.

PERTAUD

J'ai pensé, par amitié pour vous, qu'un mariage entre votre fille et mon fils... Comme c'est moi qui ai eu cette idée du trust... ils ne refuseront pas... et, au besoin, je leur imposerai l'entrée dans notre syndicat du beau-père de mon fils.

JEAN VERTAL

Mais ce mariage se fera... il n'y a pas de raison pour qu'il ne se fasse pas.

PERTAUD

A la bonne heure !... Nous ferons de ce trust et de ce mariage une affaire liée, comme on dit à la Bourse... Allons !... tant mieux, je suis content pour vous... (*A part.*) Et pour moi. (*Haut.*) C'est un cadeau de dix millions que je vous fais là : une pareille occasion ne s'offre pas tous les jours.

JEAN VERTAL, *lui serrant la main*

En effet, cher ami.

PERTAUD

Vous comprenez : augmentation des prix, diminution des salaires ; double avantage.

EMMANUEL

Pour nous.

JEAN VERTAL

Où, pour les membres du trust, pour nos deux familles.

EMMANUEL

Au préjudice de quelqu'un... et de quelque chose.

VERTAL

Que veux-tu dire ?

EMMANUEL

Que nos mariages, qui reposent sur des associations d'intérêts en assujettissant la masse à une élite de possédants, ont étouffé chez nous, avec tant d'autres sentiments généreux et honnêtes, la notion de la solidarité et de la fraternité humaines !

PERTAUD, *se levant*

Monsieur excusez-nous...

JEAN VERTAL

Non... non... restez je vous en prie... Je vous demande pardon pour mon fils... Emmanuel est un enfant... il a des idées un peu...

HENRI, *se retirant*

Non...

LE SEMEUR D'IDÉAL

Permettez que...

PERTAUD, *même jeu*

Restez, je vous en prie... Je ne serais pas fâché de lui faire payer son insolence par une humiliation.

JEAN VERTAL

Ménagez son amour-propre.

HENRI

Vous êtes des hommes d'affaires... des hommes de bon sens et de raison...

JEAN VERTAL

(*Entre le curé.*)

SCÈNE XIV

LES MÊMES, LE CURÉ

Monsieur l'abbé, vous arrivez à propos...

JEAN VERTAL

J'ai rencontré vos ouvriers, tout à l'heure... ils m'ont dit...

LE CURÉ

Mon fils vient de nous débiter je le sais quelle théorie.

JEAN VERTAL, *suivant sa pensée*

Je connais les idées de monsieur votre fils...

LE CURÉ

Ah! tant mieux (*A tous.*)...et je serais heureux si vos conseils corroborant les miens, m'aidaient à ramener enfin ce garçon à une appréciation plus saine de la vie.

JEAN VERTAL

(*Pertaud et son fils se consultent et se décident à rester.*)

Et, à quoi vois-tu que nous soyons dépourvus de ces sentiments généreux?...

JEAN VERTAL, *à son fils*

A l'accueil que tu viens de faire à ce Chassaud, à qui tu devais, pourtant, une réparation...

EMMANUEL

Peuh!

JEAN VERTAL

EMMANUEL

Et au père Eugène.

JEAN VERTAL, *embarrassé*

Voilà tout ?

EMMANUEL, *à son père*

Au mépris que nous témoignons pour l'honneur des femmes. (*A tous.*) Et aux combinaisons que vous abritez, toi et ces messieurs, derrière l'union projetée, sans souci des enfants à naître ! pour vous enrichir encore, vous si riches, au détriment du public et de vos ouvriers.

PERTAUD

Nos ouvriers, que nous faisons vivre.

EMMANUEL

Mais qui nous payent, en revanche, de leur travail et de leur faim, notre luxe, nos appétits et nos vices.

JEAN VERTAL

Qui les font vivre...

PERTAUD

Inutile d'aller plus loin, je comprends (*Aux autres.*) Un apôtre ! — Jeune homme, avez-vous une formule !...

EMMANUEL

Oui, le respect de l'individu et l'union des classes.

PERTAUD

Comment ?...

EMMANUEL

Par la liberté du mariage contracté en dehors de toutes considérations d'intérêts et de préjugés.

PERTAUD

Ma's leur salut commande aux riches de serrer leurs rangs !

EMMANUEL

La théorie de l'Elite? c'est le dernier mot de votre progrès.

PERTAUD

Comme l'enclume qui subit les volontés du marteau — l'instrument des forts — la masse, inerte et inintelligente, doit subir la volonté de l'Elite.

EMMANUEL

Alors, mettez donc en harmonie, votre enseignement moral, à l'école, et la pratique de la vie. Pourquoi cette contradiction entre vos principes et votre conduite ? Je hais l'hypocrisie de notre société. Si la loi de la hiérarchie est universelle, enseignez-la, proclamez-la, effacez de vos édifices ces mots : Egalité, Fraternité.

PERTAUD

L'Egalité ? il n'existe pas deux animaux, deux plantes, deux gouttes d'eau semblables ; pas deux hommes qui soient égaux physiquement, comment le seraient-ils moralement ?...

Mais l'individu...

EMMANUEL

PERTAUD

La fraternité ? elle est l'ennemie du progrès. Il n'y a pas, dans la nature de chose, même en apparence morte, qui ne croisse, ne vive et ne s'épanouisse aux dépens de la mort d'un autre être vaincu.

HENRI

Le struggle for life, comme disent les anglais.

EMMANUEL

Ayez donc le courage de revenir à la théorie de l'Eglise : humilité et soumission. Quel beau geste ce serait !...

PERTAUD, *avec humeur*

L'Eglise a donné le moyen-âge à l'histoire. Rappelez-vous les paysans d'avant notre Grande Révolution : « L'on voit des animaux... des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent... Ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet, ils sont des hommes. »

EMMANUEL

Jadis la campagne ; aujourd'hui, c'est l'usine.

PERTAUD

La science et l'esprit moderne, au contraire, en initiant les hommes à la notion de leur indépendance, les ramène chaque jour au christianisme de Jésus.

EMMANUEL, *ironique*

Par l'égalité... dans la servitude...

PERTAUD

Jeune homme, prenez garde : vous avez du cœur, mais vous manquez de raison. Les temps sont passés où les hommes se nourrissaient de fruits et de rayons de soleil — malheureusement pour nous, j'en conviens — mais l'histoire ne se remonte pas. L'industrie, fille de la civilisation et de la science, ouvre à l'humanité de larges baies sur les jardins de l'avenir... ou des écluses sur les gouffres de l'océan — on ne sait pas exactement. Que nous marchions à la lumière... ou à la mort, les hommes suivent leur destin... comme les choses.

EMMANUEL

Le Capital, notre nouveau maître...

HENRI

Le Capital est le cultivateur de l'énergie humaine.

EMMANUEL

Ou son exploiteur.

JEAN VITAL

Son exploiteur ? lorsque la concurrence se charge de réduire chaque jour la rente de ce capital.

EMMANUEL

La concurrence, qui est notre grand argument, est-elle donc si onéreuse, qu'elle t'ait défendu, mon père, de t'acheter ce château et ce parc et cent autres choses inutiles.

HENRI

Qui sont le salaire de l'intelligence du capitaliste.

PERTAUD

Et de son travail.

EMMANUEL

Le travail est une noblesse tant qu'il n'assujettit pas un homme à un autre homme, tant qu'il n'est que la manifestation de notre liberté et de notre individualité ; mais il nous avilit et nous dégrade lorsqu'il est la cause et la fin d'un profit exagéré des uns au détriment des autres.

HENRI

C'est la lutte pour la vie.

EMMANUEL

La lutte pour la vie, — des frères devraient-ils lutter pour la vie ? — ne justifie pas ces transactions qui enfantent la fraude avec la cupidité. On prend l'habitude de tout vendre, même sa conscience : voilà pourquoi Jésus chassa les marchands du Temple.

HENRI, *ironique*

De la morale !

EMMANUEL

La vie, telle que nous l'avons faite, c'est le renoncement à la morale, même relative, et à notre part de bonheur en ce monde, pour le plus grand profit de notre vanité et de notre orgueil, au préjudice des prolétaires, ouvriers ou artistes, dont nous exploitons le talent et le travail, tandis que las et découragés ils vont, leur corps usé et vieilli par des travaux sans profit.

HENRI

Oh ! la société y a pourvu : nous avons l'assistance publique.

JEAN VERTAL

Nos maisons de retraite.

HENRI

Nos asiles de nuit.

EMMANUEL

Qui mettent la misère à l'abri de nos regards et l'ôtent au souci de notre pitié et de notre justice.

HENRI

La pitié !... la justice !

EMMANUEL

Charité intellectuelle et anonyme qui, tout en dissimulant — mal — notre dédain du pauvre et notre peur du prolétaire, autorise notre responsabilité immanente à s'endormir dans l'inconscience de ses faiblesses, de ses capitulations et de ses crimes !

PERTAUD

Notre conservation et notre libre développement à nous, les êtres forts, exigent que nous mettions à l'abri de notre sensibilité, la justice et la pitié, ces deux débilitants de l'énergie que la nature a accumulée en quelques élus pour conduire l'humanité à ses destinées.

JEAN VERTAL

D'ailleurs, à qui la faute si, parfois, l'intelligence elle-même le cède aux caractères bien trempés, comme les nôtres ? Nous pourrions, nous, achever ou laisser mourir les invalides de la lutte ; au contraire, nous leur donnons des asiles, des maisons de retraite : c'est un luxe...

EMMANUEL

De cannibales civilisés : voilà vos titres à la vertu !

PERTAUD

Notre vertu c'est notre force.

HENRI, *méprisant*

Vous êtes un intellectuel !...

PERTAUD

Je ne prétends pas que vous soyez inutiles : au contraire... Pour nous permettre d'étendre et de fortifier notre action et notre puissance, bons intellectuels !... Rêvez... Rêvez..

EMMANUEL

Le rêve précède le réveil.

PERTAUD

Vous êtes l'instinct des foules, le symbole de leur âme... et de leur impuissance.

EMMANUEL

Si l'âme des foules s'alimente à nos rêves, votre âme, à vous, les déserteurs de l'idée, est morte. Comprenez-vous, maintenant, cette parole du Christ : « Il est plus facile à un câble de passer par le trou d'une aiguille qu'à un riche d'entrer dans le royaume des cieus ? »

H NRI

L'Eglise a corrigé le Christ : les derniers sacrements rachètent tout.

PERTAUD (*au curé*)

Au surplus, le royaume des cieus n'est-il pas réservé aux simples d'esprit?

EMMANUEL, *suivant sa pens'e*

Jésus a dit cette parole pour consoler les pauvres : c'est une parole de désespoir, et nous voulons reprendre son œuvre et aller plus loin que lui en donnant aux pauvres, aux riches, à tous, un peu de bonheur ici-bas...

HENRI PERTAUD

La lutte est engagée désormais, à mort, entre le Capital et le Travail et la conciliation est impossible. Nous affamerons le travail : qu'il se défende!... le Verbe est devenu impuissant!

PERTAUD

Il n'y a pas de solution à la question sociale ; tous les régimes, toutes les églises mènent à la tyrannie.

EMMANUEL

Vous ne dites rien, monsieur l'abbé?...

JEAN VERTAL

Mon fils est un illuminé.

LE CURÉ

Votre fils est un homme qui pense. Il pense autrement que vous, autrement que tout le monde... voilà tout.

JEAN VERTAL

Mon fils est un révolutionnaire.

EMMANUEL

M'est-il défendu d'avoir du cœur, et le sentiment de la justice?

HENRI

N'est-ce pas une folie, de prêcher contre les riches et contre la religion?

LE CURÉ

Jésus a donné l'exemple il y a deux mille ans.

PERTAUD

Si Jésus avait eu une usine à gérer, des ouvriers à faire vivre...

EMMANUEL

Vous blasphémez?

PERTAUD

Je suis très bon catholique.

EMMANUEL

Mais peut-être pas un vrai chrétien.

PERTAUD

Je vais à la messe.

EMMANUEL

Mais vous n'avez rien compris au Christ.

JEAN VERTAL

Monsieur l'abbé te dira...

EMMANUEL

Ce n'est pas la même chose! (*Au curé.*) L'Eglise née du peuple et pour le peuple a failli à sa mission de paix et de fraternité; et vous n'avez érigé en vertus, l'obéissance et l'humilité que pour asservir plus sûrement les faibles à la tyrannie des forts dont vous vous êtes faits pendant deux mille ans les complices! Vous avez anéanti, à sa naissance, l'œuvre du Christ et vous ne vous en êtes revêtus, comme d'un manteau divin, qu'alin d'y abriter votre ambition et votre fol orgueil! (*Se souvenant et comme inspiré.*) Malheur à vous qui avez été saisis de la clef de la science et qui

n'y étant point entrés vous-mêmes, l'avez encore fermée à ceux qui voulaient y entrer ! »

(Tous, ils vont vers le curé, le pressant de se prononcer et de ramener Emmanuel.)

HENRI

Monsieur l'abbé !...

LE CURÉ, à Emmanuel

Mon frère, vous êtes le chrétien rêvé par le Christ !...

PERTAUD

Comment ? vous un prêtre ?... permettez-moi de m'étonner...

JEAN VERTAL

Mon fils... vous l'approuvez ?...

LE PRÊTRE

Oui.

PERTAUD

Mais vous trahissez la cause de l'Eglise...

LE CURÉ

Je sers la cause de Dieu.

JEAN VERTAL, s'humiliant

Est-ce que nous sommes coupables, nous...

LE CURÉ

La nature nous a créés frères, mais la société nous a rendus ennemis.

PERTAUD, même jeu

Alors notre salut...

LE CURÉ

Est dans une plus juste reconnaissance des droits de l'homme et dans une alliance *du capital et du travail*.

EMMANUEL

Et de l'Eglise avec la science... Son organisation puissante et universelle servirait de véhicule rapide aux idées. Qu'elle reprenne la trame interrompue de sa mission, qu'elle renouvelle son pacte avec les pauvres et avec les prolétaires, si elle ne veut pas risquer de périr dans

l'indifférence où ont sombré toutes les religions antiques !...

LE CURÉ

Mon frère, votre ardeur et votre foi m'ont converti à vos idées généreuses .. Je suis désormais avec vous...

(Il sort, reconduit par Vertal)

SCÈNE XV

PERTAUD, HENRI, EMMANUEL

PERTAUD, *bas à son fils*

Et bien ? est-ce qu'elle te plaît, la petite ?

HENRI

Oui.

PERTAUD

A mon avis, tu ne trouveras mieux chez aucun de nos amis... Un million de dot... ils ne sont que deux enfants...

SCÈNE XVI

PERTAUD, HENRI, EMMANUEL, JEAN VERTAL

JEAN VERTAL, *rentrant, à Emmanuel*

Eh bien ! veux-tu que je te dise toute ma pensée ?... J'en ai connu d'autres, qui avaient tes idées et tes principes, des idées et des principes de fainéants et de rêveurs. Mais, au fond, votre amour de l'humanité, n'est qu'une forme brillante de votre paresse et de votre égoïsme. Quand tu hériteras de moi et que tu seras maître de ton bel argent, tu en reviendras de toutes ces théories, comme tant d'autres que j'ai connus, et tu tiendras à ta fortune plus, peut être, que moi qui te l'ai gagnée... (Aux Pertaud.) Pardonnez-lui...

LE SEMEUR D'IDÉAL

PERTAUD, à Jean Vertal, en confidence

Votre fils est plus malin que vous ne le pensez !...

JEAN VERTAL

Ah ! comment...

PERTAUD

A son âge, tous nous avons eu ces idées-là.

JEAN VERTAL

Vous...

PERTAUD

Ça lui passera.

HENRI, à part

Et au curé aussi.

PERTAUD

Lorsqu'il sera député.

JEAN VERTAL

Vous croyez...

PERTAUD

Quel autre intérêt aurait-il à flatter vos ouvriers !...

JEAN VERTAL

Vous pensez que...

PERTAUD

J'ai passé par là... en 18 ..

JEAN VERTAL

Oui, mais vous ne leur avez pas servi des théories socialistes, à vos électeurs, vous.

PERTAUD

Question de mode.

JEAN VERTAL

Vous aviez une autre formule.

PERTAUD

Le cléricanisme, voilà l'ennemi !

JEAN VERTAL

Aujourd'hui, la gamme est changée : Le capitalisme voilà l'ennemi !...

PERTAUD

Allons, au revoir.

JEAN VERTAL

Voulez-vous visiter mon château et mon parc ?

PERTAUD

Volontiers.

HENRI

Avec plaisir. On dit que vos jardins sont les plus beaux de France.

JEAN VERTAL

Il me coûtent assez cher d'entretien... mon gibier... ma chasse...

PERTAUD

Combien ?

JEAN VERTAL

Trente mille francs par an. (*Pertaud le félicite de la main.*)
Alors, c'est conclu ?

PERTAUD

Oui. Le trust ne va pas tarder à produire tous ses effets, et dans six mois, à partir d'aujourd'hui, vous vous engagez, c'est entendu, à fermer votre usine... moyennant une large indemnité...

JEAN VERTAL

Laquelle j'évalue...

PERTAUD

A vingt millions...

JEAN VERTAL

C'est le prix...

PERTAUD

Que nous nous engageons, nous, les quatre syndicalistes, à vous verser en dix ans.

JEAN VERTAL

Deux millions par an : c'est entendu.

PERTAUD

Si vous fermez votre usine ! Si non, vous nous payez une indemnité d'un million...

JEAN VERTAL

Nous signerons ?

PERTAUD

J'ai votre parole... Mais nous signerons... demain... aujourd'hui...

HENRI, à Jean Vertal

Votre fille est charmante... elle a fait ma conquête.
(Les Pertaud descendent dans le parc par le perron, à droite.
Jean Vertal va à la porte de la lingerie et appelle :)

JEAN VERTAL

Marguerite ? (Entre Marguerite.) Marguerite ? vous préviendrez madame de venir nous rejoindre dans le parc... Allez !...

(Il suit des yeux Marguerite, jusqu'à ce qu'elle entre à droite ; puis, il contemple avec tendresse son fils, qui s'est assis, inquiet et rêvant ; il s'approche de lui, comme pour le féliciter... se ravise, et, à part.)

Député !...

(Il sort.)

SCÈNE XVII

EMMANUEL, MARGUERITE

MARGUERITE, *rentrant*

Eh bien ! et cette entrevue ? Huguette, consent-elle ?

EMMANUEL, *préoccupé*

Ne trouvez-vous pas bizarre notre manière de comprendre le mariage ? Ma sœur et monsieur Pertaud ne se connaissaient pas tout à l'heure. On ignore leurs goûts, leurs habitudes, leurs rêves, et, sans souci de leurs cœurs, leurs parents complotent de les condamner l'un à l'autre.

MARGUERITE

Monsieur Henri est très bien de sa personne.

EMMANUEL

Et son âme? quelle est son âme?... Et son cœur? quel est son cœur?

MARGUERITE

Il a l'air très gentil.

EMMANUEL

Il a l'air très gentil!... Il a l'air... en effet... Tous, ils ont l'air très gentils... Et c'est sur cet air la qu'on a bâti notre humanité!

MARGUERITE

Monsieur Pertaud est riche .. Huguette l'est également ; ils sont très bien tous les deux... n'est-ce pas suffisant pour unir deux familles honorables...

EMMANUEL

Deux familles! .. deux situations!... deux fortunes! .. deux héritages!... Il faut serrer le faisceau... il faut creuser le fossé entre le peuple et nous!

MARGUERITE

Huguette sera heureuse...

EMMANUEL

Huguette sera servie, à moins qu'elle ne s'affranchisse comme tant d'autres femmes du monde...

MARGUERITE

Oh!

EMMANUEL

Un homme qui épouse une femme pour son argent, s'apprête à toutes les tyrannies... ou se condamne à toutes les humiliations!...

MARGUERITE

Vous exagérez.

EMMANUEL

Vous ne lisez pas nos romans. Si la centième partie de

ce qu'ils disent est vrai, dans la société qui correspond à cette littérature — qui est notre orgueil! — il n'y aurait pas, sur mille, une femme...

MARGUERITE

Dans les romans.

EMMANUEL

Admettez-vous, par exemple, que le mariage d'Huguette, né d'une combinaison de deux intérêts, soit moral en soi ?

MARGUERITE

Je ne sais pas... moi... mais...

EMMANUEL

Comment une action immorale, pourrait-elle engendrer le bonheur, qui n'est, en somme, qu'une des manifestations de l'honnêteté?

MARGUERITE

Les mariages d'intérêts n'excluent pas...

EMMANUEL

Le cœur réproouve un tel commerce.

MARGUERITE

Mais le monde...

EMMANUEL

Le bonheur est tout entier hors du monde, en nous-mêmes, dans l'idéal, dans une communion d'idées généreuses, dans le bien-faire autour de soi. L'amour est la splendeur de la perfection. Qu'importe à la nature le classement artificiel des êtres humains, les formalités et les rites, elle qui tend sans cesse à la beauté par les unions d'amour !

MARGUERITE

Je ne vous comprends pas.

EMMANUEL

Vous avez assisté, comme nous tous, à des mariages civils ou religieux, se célébrant sous la lumière éclatante des cierges, toujours à la face d'un public d'amis et

d'étrangers, que l'on a l'air de convier à l'enterrement de notre vie plutôt qu'à une fête d'amour... N'avez-vous pas trouvé, comme moi, que cette foule, admise en spectatrice, qui suppute nos chances de bonheur ou escompte, en s'en réjouissant, toutes les causes de désunion, est là, comme un symbole vivant de la réalité banale de la vie ?

MARGUERITE

Je ne vous comprends pas.

EMMANUEL

Tout, dans la nature s'aime dans le secret et dans la nuit, dans le silence, dans l'apaisement, et comme dans la mort de la vie ; les hommes seuls, profanant cette loi divine, convient les êtres et les choses au marchandage et au témoignage de l'amour qui devrait rester le secret de deux cœurs, de deux âmes lorsqu'elles vont se fondre dans l'universelle essence de la création.

MARGUERITE

Je ne vous comprends pas : je suis si simple de cœur.

EMMANUEL

Toute entrave à la liberté humaine porte atteinte à nos sentiments et, comme les prisonniers, nous ne rêvons qu'à rompre nos chaînes. Au lieu que, dans un élan spontané de deux cœurs, à l'abri de l'opposition et des calculs égoïstes des parents, l'homme et la femme, par deux volontés libres, se donnent tout entiers, corps et âme, sans arrière pensée de lucre et de domination, dans ce désir mutuel provoquant et recherché, qui les rend égaux dans l'amour, où il n'y a plus ni mari, ni épouse, mais deux amants au regard de Dieu qui leur sourit et qui les protège !...

MARGUERITE

Dans l'union libre ?

EMMANUEL

Dans l'amour.

MARGUERITE

Comme Henriette et François.

EMMANUEL

Elle fut malheureuse avec son mari, elle est heureuse avec...

MARGUERITE

Son amant !

EMMANUEL

Son ami.

MARGUERITE

Henriette est coupable.

EMMANUEL

Elle a trouvé le bonheur dans l'amour.

MARGUERITE

Ma sœur est déshonorée

EMMANUEL

L'amour est divin.

(Madame Vertal venant de droite, traverse la véranda et va s'accouder sur la balustrade du perron, les yeux vers le parc.)

MARGUERITE

Demandez à votre mère ce qu'elle penserait de moi.
(Elle sort dans la lingerie.)

EMMANUEL, à part

Ah !... mon rêve !... comprendra-t-elle mon rêve !...

FIN DU DEUXIÈME ACTE

ACTE III

(MÊME DÉCOR)

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME VERTAL, JEAN VERTAL, EMMANUEL
HUGUETTE

JEAN VERTAL, *derrière son journal, à sa femme*
Député !.. (*Un temps.*) Il faut pourtant se décider à
parler de cette affaire-là à Huguette...

MADAME VERTAL
Moi, je n'ai pas assez d'autorité... vous le savez
bien...

JEAN VERTAL
Enfin... soit (*Il dépose son journal.*) Huguette ?

HUGUETTE
Papa ?

JEAN VERTAL
Comment trouves-tu monsieur Pertaud ? Te plaît-il, ce
jeune homme ?

EMMANUEL, *répondant pour sa sœur*
Non, mon père.

JEAN VERTAL
Hein !

EMMANUEL
Ma sœur n'épousera pas monsieur Pertaud.

Parce que ?

JEAN VERTAL

Parce qu'elle ne sera pas heureuse.

EMMANUEL

JEAN VERTAL, *en confidence*

Monsieur Pertaud est riche à dix millions ; Huguette sera heureuse à dix millions et, avant six mois, les Pertaud seront riches à vingt millions. (*A Huguette.*) Et tu seras heureuse à vingt millions. (*A Emmanuel.*) Et ce mariage nous enrichira, toi et moi, de vingt autres millions, grâce au trust qui me permettra de rattraper, du même coup, le million que je donne en dot à ma fille.

EMMANUEL

Huguette n'épousera pas monsieur Pertaud.

JEAN VERTAL

Mais si...

EMMANUEL

Parce qu'elle en aime un autre.

JEAN VERTAL, *à Huguette*

Quoi ? tu en aimes un autre... c'est vrai ?..

HUGUETTE

Oui.

JEAN VERTAL

Qui ?

EMMANUEL

Monsieur Julien.

JEAN VERTAL

Monsieur Julien ? Quel monsieur Julien ?

EMMANUEL

Le contremaître de ton usine.

JEAN VERTAL

Julien ?.. mon employé ?.. un ouvrier !.. Ma fille aime un ouvrier ?... un homme du peuple !... Mais non, c'est

une plaisanterie... Laissez-moi rire... comment peut-on aimer un homme du peuple !.. (*A sa fille.*) D'ailleurs, que tu aimes Pierre, Paul, Jacques... ou Julien, je m'en moque. Tu épouseras monsieur Pertaud.

HUGUETTE

Non, mon père.

JEAN VERTAL

Je le veux.

HUGUETTE

Je ne l'épouserai pas.

JEAN VERTAL

Je te l'ordonne.

HUGUETTE

Je n'obéirai pas.

JEAN VERTAL

Je suis ton père, je suis le maître, ici ; tout doit m'obéir dans ma maison !

EMMANUEL

Tu es le père, c'est vrai ; mais tu n'es pas le maître. Tu nous a donné la vie, mais tu n'as pas le droit de nous l'ôter ; et c'est nous l'ôter que de prétendre l'arranger au gré de tes intérêts et de tes ambitions, sans souci de nos sentiments et au préjudice de notre cœur.

JEAN VERTAL

Chut !.. chut... Entre nous, tu pourrais t'abstenir... (*A sa femme.*) Emmène ta fille.

SCÈNE II

JEAN VERTAL, EMMANUEL

JEAN VERTAL *à part*

Emmanuel Vertal... Député ! (*Haut.*) Mon fils, très bien... très bien.

A quel propos?...

EMMANUEL

Je suis fier de toi

JEAN VERTAL

Mais enfin ?

EMMANUEL

Je me disais bien : dans tes ascendants, du côté de ta mère, de mon côté à moi... il n'y eut jamais un imbécile.

JEAN VERTAL

Que veux-tu dire ?

EMMANUEL

Que moi-même, je n'ai pas su toujours... et je t'admire, vraiment... vraiment je t'admire...

JEAN VERTAL

Je ne te comprends pas.

EMMANUEL

Tu es plus fort que moi et tu m'en vois ravi.

JEAN VERTAL

Parle...

EMMANUEL

Emmanuel Vertal : Député !..

JEAN VERTAL

Moi !...

EMMANUEL

Il n'y en a jamais eu dans notre famille... c'est une tare, je trouve que c'est une tare, car enfin nous sommes assez riches...

JEAN VERTAL

Mon père...

EMMANUEL

Tu as vingt-deux ans... Dans trois ans, le renouvellement de la Chambre... heureuse coïncidence!... Trois ans ce n'est pas de trop pour travailler l'opinion...

JEAN VERTAL

EMMANUEL

Mais enfin, mon père...

JEAN VERTAL

Oui... dans notre arrondissement tout industriel, il ne te sera pas difficile... Les idées nouvelles tourmentent nos ouvriers... et tu sers à tes futurs électeurs des idées nouvelles... tu as raison : l'égalité entre tous les hommes, l'affranchissement de la femme, très bien mon fils... très bien, tout ça. L'argent mène à tout, même au socialisme révolutionnaire.

EMMANUEL

Oh !

JEAN VERTAL

Mais lorsqu'à ce propos, tu leur lis le sermon sur la montagne... atténue... atténue...

EMMANUEL

Je ne...

JEAN VERTAL

Dans la vie, il faut savoir débiter par une bonne réputation... Tu as pris le parti des faibles, des opprimés... c'est très bien... l'union des classes... c'est très bien...

EMMANUEL

Encore une fois...

JEAN VERTAL

Tu t'aventures un peu loin, cependant, lorsque, pour gage de ta sincérité, tu laisses croire qu'un des leurs pourrait entrer dans notre famille... Je comprends... Tu comptes sur mon refus pour te dégager... mais enfin...

EMMANUEL

Mon père vous vous méprenez sur mes sentiments et sur mes idées.

JEAN VERTAL

Oh ! tu peux bien reconnaître ça... ici... entre nous...

EMMANUEL

Je n'ai jamais transigé, ni avec ma conscience, ni avec mon cœur.

JEAN VERTAL

Vrai ?

EMMANUEL

Vous le croirez si vous le voulez.

JEAN VERTAL

Vrai de vrai ?.. non...

EMMANUEL

Oui.

JEAN VERTAL, *se levant*

Tu es sincère ?.. Alors tu es un imbécile. Tu es un sot, je te le répète, et je déplore que tes idées saugrenues aient gagné Huguette qui ose, elle aussi, s'insurger contre moi. Est-ce toi qui lui as mis Julien dans la tête ?

EMMANUEL

Il y a huit jours, elle me fit la confidence de son amour, et...

JEAN VERTAL

Et tu l'as approuvée, encouragée...

EMMANUEL

Si un homme de notre monde eut aimé Huguette et fut aimé d'elle, j'eusse, aussi bien, consenti à leur union. Mais puisqu'il en est autrement, puisqu'Huguette aime un homme du peuple, qui l'aime aussi, je le sais.

JEAN VERTAL

Pour sa dot...

EMMANUEL

Il y renoncera.

JEAN VERTAL

Pour sa part d'héritage, alors ?

EMMANUEL

Huguette la donnera à nos ouvriers, j'ai son serment.

JEAN VERTAL, *à part*

Ah!... Je prendrai mes mesures (*Haut.*) Et, pour quelle raison n'approuves-tu pas cette union de ta sœur avec M. Pertaud ?

EMMANUEL

Parce que le mariage de deux fortunes est comme un dissolvant où se fondent, en deux ou trois générations, les qualités morales et physiques de l'individu. Il y a dans le peuple des vertus que vous ignorez.

JEAN VERTAL

Mais nous en venons tous, de ce peuple.

EMMANUEL

Oui, mais nous nous gardons bien d'y retourner.

JEAN VERTAL

Tu ne sais ce que tu dis.

EMMANUEL

S'il faut vous prouver l'inébranlable conviction de ma pensée, j'ai l'honneur de vous annoncer, quant à moi, mon père, que j'ai choisi pour devenir ma compagne, mademoiselle Marguerite Flouret.

JEAN VERTAL

Hein ! quoi ?... Je te refuse mon consentement.

EMMANUEL

Je m'en passerai.

JEAN VERTAL

Tu oublies que tu n'as que vingt deux ans, et que jusqu'à vingt cinq ans la loi exige mon consentement formel.

EMMANUEL, *avec amertume*

Oh ! la loi ! la loi !... Toujours la loi qui se dresse devant nous... qui contrarie nos rêves et nos sentiments et nous

assujettit à la réalité banale d'une existence faite par les préjugés... pour l'esclavage !

JEAN VERTAL

La loi est sage et prévoyante... Tu es jeune... Elle te donne trois ans pour te défendre contre les duperies de ton cœur.

EMMANUEL

Trois ans enlevés à ma jeunesse, à mon bonheur, volés la nature, à Dieu qui donne leurs pétales aux fleurs, à l'arbre ses premières pousses, au printemps ses jours de floraison !

JEAN VERTAL

Dans trois ans tu seras guéri de ton amour et...

EMMANUEL

Je ne veux pas mourir !... Je veux vivre à la lumière éclatante de la vie telle que Dieu l'a conçue, et non telle que les hommes l'ont faite.

JEAN VERTAL

La loi est là pour moi, contre toi... jusqu'à 25 ans. Et s'il faut t'aider à oublier... je renverrai Marguerite...

EMMANUEL

Je quitterai la maison, moi aussi... je partirai avec elle.

JEAN VERTAL

Que tu en fasses ta maîtresse... je n'y vois pas d'inconvénient... Dans trois ans tu en auras assez...

EMMANUEL

Avant trois ans elle sera ma compagne pour la vie.

JEAN VERTAL

J'emploierai toute ma non autorité...

EMMANUEL

Les temps du *paterfamilias* sont révolus et, brisant les liens des préjugés séculaires, je veux, moi, développer mon instinct et mon intelligence hors des influences du

passé, afin de rendre à mon individualité toute sa puissance, toute sa dignité, toute sa personnalité humaine !

JEAN VERTAL

Par le mariage libre ?

EMMANUEL

Le mariage honnête.

JEAN VERTAL

Le concubinage.

EMMANUEL

Le concubinage, c'est l'union légale, fondée sur l'intérêt, de deux êtres qui s'épousent sans amour.

JEAN VERTAL

Hein !

EMMANUEL

Pourquoi oblige-t-on les parties à se lier par un contrat, sinon afin de les mettre l'une ou l'autre, et parfois même les deux, en garde contre le retour de leur conscience égarée, contre leur mauvaise foi, leurs arrière-pensées et leurs déceptions ?

JEAN VERTAL

Tu...

EMMANUEL

Et c'est de cette mauvaise foi, de ces arrière-pensées et de ces déceptions, qu'est née toute notre humanité actuelle.

JEAN VERTAL

Tu prétends, toi, t'affranchir de tous les liens sacrés de la famille ?

EMMANUEL

C'est vous qui m'en affranchissez, vous, vos lois impérieuses et vos préjugés surannés.

JEAN VERTAL

La loi me donne des droits...

EMMANUEL

Il n'y a pas de droits contre la liberté humaine!... Si l'homme ne naissait pas libre, l'humanité serait condamnée à demeurer stationnaire et il nous serait défendu d'être autre chose que ce que furent nos aïeux ignorants et barbares.

JEAN VERTAL.

Mais quelle sécurité, dans ton mariage libre, quelle garantie pour ta femme, pour tes enfants qui seront flétris et bannis de la société?

EMMANUEL

Si les conventions et les préjugés doivent toujours régir le monde, je rêve le préjugé par lequel l'homme qui aurait vécu librement avec une femme et qui l'abandonnerait, serait flétri lui-même et banni de la société. Je rêve aussi, ce préjugé qui frapperait de flétrissure la cause consciente et coupable et non pas l'enfant innocent, comme dans nos mœurs cruelles établies par la force et par l'égoïsme de l'homme!

JEAN VERTAL

Et dire que j'ai dépensé cinquante mille francs pour l'éducation de mon fils!

EMMANUEL

Je ne suis pas ton fils, je suis le fils de ma pensée.

JEAN VERTAL, à Madame Vertal qui entre

Ton enfant .. ton enfant a perdu la raison!... (Il sort.)

SCÈNE III

EMMANUEL, MADAME VERTAL

MADAME VERTAL

Emmanuel... tu me fais beaucoup de peine.

EMMANUEL

Moi qui t'aime tant, ma mère?

MADAME VERTAL

Tes idées bouleversent tout, ici... Ton père...

EMMANUEL

Mon père!... Mais toi, ma mère?... N'est-ce pas toi qui m'as créé de ton sang, de ta chair? Une mère conçoit dans la douleur et enfante dans la souffrance, et, notre vie étant pleine d'amertumes, il semble qu'elle appartienne plus à notre mère qu'à notre père. C'est toi qui as fait l'âme et le cœur de ton enfant... que me reproches-tu?

MADAME VERTAL

Ton amour exagéré de l'humanité.

EMMANUEL

Est-ce ma faute, à moi, si le cri de la douleur humaine a retenti jusqu'à mon cœur meurtri et désolé...

MADAME VERTAL

Mon fils... mon pauvre enfant .

EMMANUEL

Toi-même, je sais que tu n'es pas heureuse...

MADAME VERTAL

Tais toi...

EMMANUEL, *aux pieds de sa mère*

Oh ! mère chérie, mon zèle ardent t'inquiète et tu doutes de ton fils... Que d'autres aillent se vautrer dans le vice et noyer leur égoïsme dans la grande vie des Sodomes et des Babylones décadentes, moi je veux croire à l'avènement du bonheur par l'amour que les autres flétrissent. Je veux être avec ceux qui préparent l'avenir. Car, parmi l'inconscience et le dédain des foules, dans nos cœurs, urnes funéraires où elles fleurissent en gerbes d'Espérance, nous avons, quelques uns, recueilli les larmes de l'Humanité pour les remettre au Temps qui va les changer en rosée bienfaisante. Et, lavant les souillures du passé, notre Verbe, comme une eau lustrale, se répandra par les villes et par les campagnes, pour an-

nôncer aux hommes le règne de l'amour et de la liberté...
Nous sommes l'Idée qui monte et la Pensée qui marche !

MADAME VERTAL

Tu rêves, ô mon fils chéri.

EMMANUEL

Ma mère, il ne faut pas tuer le rêve... L'action naît du rêve... Oh ! laisse-moi rêver...

MADAME VERTAL

Mon fils, je ne sais si les hommes veulent et méritent qu'on s'occupe de leur bonheur. Les plus grands bienfaiteurs de l'humanité, les plus grands apôtres, ont toujours été leurs victimes — comme le Christ. — Il semble que nés pour souffrir, les hommes soient, d'instinct, les ennemis de tous ceux qui veulent leur bien. Ils n'ont jamais élevé sur un piédestal que ceux qui ont fait le plus de mal à l'humanité — comme les conquérants. — Les hommes de sang ont plus de fanatiques que les martyrs de la science et de la vérité !... Celui qui sème son cœur, récolte l'ingratitude...

EMMANUEL

Qu'importe ! s'il n'est de vrai bonheur que dans le dévouement et dans le sacrifice...

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME FLOURET

MADAME FLOURET

Monsieur Emmanuel, Chassaud est là ; il désirerait vous parler.

EMMANUEL, *se levant*

Chassaud ?

MADAME FLOURET

Vous savez bien...

EMMANUEL

Ah ! faites-le entrer... tout de suite... (*Sort madame Flouret. A madame Vertal.*) C'est vrai, je l'avais prié de venir me voir ici... Laissez-nous...

(*Madame Vertal se rend au désir de son fils et sort.*)

SCÈNE V

EMMANUEL, CHASSAUD

EMMANUEL

Bonsoir, Chassaud. (*Il lui tend la main.*) Vous avez bien fait de revenir. Je voulais vous assurer que je suis désolé de ce qui est arrivé hier, et vous promettre formellement...

CHASSAUD

Merci. Je suis renvoyé de l'usine et ma dignité me défend de faire des bassesses pour y rentrer.

EMMANUEL

Mais votre renvoi est injuste...

CHASSAUD

Peu importe, ce n'est pas cela qui m'amène.

EMMANUEL

Quoi donc, alors ?

CHASSAUD

Voici, je... Vous avez des vues sur mademoiselle Marguerite Flouret !

EMMANUEL

Oui.

CHASSAUD

Vous voulez en faire votre maîtresse.

EMMANUEL

Monsieur Chassaud !

CHASSAUD

Oh ! mon Dieu, ce n'est pas pour vous le reprocher ; on

voit ça tous les jours... des patrons avec leurs ouvrières... il n'y a pas de mal à ça... il les payent... c'est leur droit, peut-être ; mais moi, j'aime mademoiselle Marguerite — et pour le bon motif.

EMMANUEL

Eh bien ?

CHASSAUD

Or, elle vient de me dire...

EMMANUEL

Quoi ?

CHASSAUD

Vous lui avez parlé d'union libre, d'union secrète, et j'ai pensé, avec elle, que c'était un détour...

EMMANUEL

Chassaud, je pourrais vous répondre que je n'ai pas de comptes à vous rendre et que je fais ce qu'il me plaît.

CHASSAUD

Bien sûr.

EMMANUEL

Mais vous êtes un homme comme moi, mon égal, et je dois à ma dignité et à la votre, puisque vous aimez Marguerite, — je dois surtout à l'honneur de mademoiselle Flouret, — de vous affirmer que mes intentions ne furent jamais ce que vous avez pensé tous les deux.

CHASSAUD

Tant mieux. J'étais venu vous manifester mon désir afin de bien établir mes droits, et, comme vous êtes un honnête homme, je pars rassuré.

EMMANUEL

Vous ne m'avez pas compris. J'ai proposé, en effet, à mademoiselle Flouret une union libre, ayant sur cette question certaines idées que je ne désespère pas de lui faire partager un jour, parce que je crois qu'elle a pour moi quelque... amitié.

CHASSAUD

Ah ! Monsieur, je le sais bien, elle vous aime.

EMMANUEL

Alors, que réclamez-vous de moi ?

CHASSAUD

Un sacrifice.

EMMANUEL

Obtenez-la d'abord d'elle-même. Je n'ai pas le droit d'engager le cœur de mademoiselle Flouret.

CHASSAUD

Non, mais vous avez le pouvoir de dégager le vôtre.

EMMANUEL

Comment ?

CHASSAUD

Vous qui êtes si bon et qui n'avez pas les idées de tout le monde... écoutez-moi, d'abord... Vous êtes riche, heureux ; avec votre argent vous pouvez vous procurer toutes les joies, tous les plaisirs que vous souhaitez. Moi, je ne suis qu'un modeste travailleur fixé à la tâche et je n'ai pas, comme vous, les bals, la chasse, Paris, mille autres choses. Je n'ai que mon amour pour mademoiselle Marguerite et je rêve, le soir venu, de trouver un peu de bonheur auprès d'une compagne aimée. Je vous le demande à vous même, est-il juste que la fortune vous favorise en amour, comme en tout le reste ?... Vous connaissez-bien à Paris, quelque belle jeune fille qui appartient à votre monde, qui souhaiterait d'être votre femme... Laissez-moi mademoiselle Marguerite... C'est une compensation à ma pauvreté. Si nous n'avions pas le bonheur dans l'amour, qu'est-ce que nous ferions donc, ici-bas, nous autres, prolétaires ? Pour quoi ? pour qui vivrions-nous ? L'amour, est notre unique bonheur, notre seule consolation... Faites-moi le sacrifice de mademoiselle Marguerite... et afin qu'elle soit bien à moi tout entière, et que le soir, sous la lampe, en causant,

votre souvenir ne vienné pas troubler notre joie, dites-luï que vous ne l'aimez pas... que vous ne l'avez jamais aimée!... Voyez, je vous dis tout cela sans suite, parce que je ne sais pas parler... Je ne sais pas vous dire combien je l'aime. Ah! je voudrais tant vous émouvoir... Parfois, j'ai entendu, dans nos théâtres, des amoureux exprimer leur amour avec des phrases qui me faisaient rire parce que je ne croyais pas à l'amour... Je ne pensais pas qu'on pouvait être malheureux — comme il faut que je le sois pour vous faire une pareille prière... Je voudrais vous dire des mots qui vous feraient pleurer le cœur; mais je ne sais pas... Je vous dis cela simplement : j'aime mademoiselle Marguerite.

EMMANUEL

Et moi aussi, je vous dis simplement : j'aime mademoiselle Marguerite.

CHASSAUD

Alors, c'est moi qui dois vous céder?

EMMANUEL

Et pourquoi vous céderais-je?

CHASSAUD

Parce que je suis plus pauvre que vous. (*Emmanuel se prend la tête entre les mains.*) Monsieur Vertal!...

EMMANUEL

Non...

CHASSAUD

Oh!...

EMMANUEL

Non, l'amour est une loi de Dieu, qui ne permet ni capitulation ni retraite.

CHASSAUD

C'est un sacrifice que je vous demande.

EMMANUEL

Tous, excepté celui-là.

CHASSAUD

Pour un homme riche comme vous... quel mérite auriez-vous ?...

EMMANUEL

Je ne veux pas en avoir.

CHASSAUD

Et pourtant, bien souvent, je vous ai entendu dire qu'il fallait se dévouer, se sacrifier pour les autres.

EMMANUEL

Le sacrifice que vous exigez de moi est au-dessus des forces humaines.

CHASSAUD

Ne disiez-vous pas qu'un exemple vaut mieux qu'un discours ?

EMMANUEL, *décidé*

Non.

CHASSAUD

Vous êtes donc un homme comme tout le monde... Ou plutôt... non... Je ne crois pas à l'honnêteté de vos intentions, à votre amour du peuple — un prétexte pour séduire Marguerite — ni au dévouement et au sacrifice que vous prêchez aux autres... à nous, les pauvres. Et ce sera toujours le riche qui aura tous les bonheurs et le pauvre rien. Vous nous enlevez jusqu'à nos femmes, car Marguerite est du peuple. Oui, vous avez profité de ma maladie pour tourner la tête à celle qui était déjà ma fiancée.

EMMANUEL

Mais j'ignorais...

CHASSAUD

Si elle avait su jamais que vous aviez des arrière-pensées de ne pas l'épouser, Marguerite qui est une honnête fille, ne vous aurait pas donné son cœur.

EMMANUEL

Je vous...

CHASSAUD

Vous lui avez volé son cœur ! Oui, je vous croyais plus honnête et plus pitoyable que les autres ; mais décidément, entre le riche et nous se dresse une barrière que le meilleur d'entre vous ne parviendra jamais à démolir !...

(Il sort.)

(*Emmanuel désolé et honteux s'affale dans un fauteuil et y demeure dans une prostration prolongée. Enfin, il se réveille lentement, comme d'un rêve. Il se lève, regarde autour de soi, va de meuble en meuble, marche d'un pas précipité vers la lingerie, mais s'arrête ; puis, se décidant, il entr'ouvre la porte, et appelle d'une voix étouffée.*)

SCÈNE VI

EMMANUEL, MARGUERITE

EMMANUEL

Marguerite ?... Marguerite ?...

MARGUERITE, *de la lingerie*

Vous m'appellez, monsieur Emmanuel ?...

EMMANUEL

Mar...

(*A l'entrée de Marguerite, Emmanuel se détourne à demi pour cacher son émotion.*)

Chassaud est venu me voir tout à l'heure ; il m'a dit son amour et...

MARGUERITE

Vous lui avez fait le sacrifice du vôtre ?

EMMANUEL

Non, c'est à vous de choisir entre lui et moi.

MARGUERITE

C'est vous que j'aime.

EMMANUEL

Consentez-vous à devenir ma compagne pour la vie ?...

MARGUERITE

Votre femme ?...

EMMANUEL

Mon amie.

MARGUERITE

L'union libre ?...

EMMANUEL

Oui !...

MARGUERITE

Mais je serais déshonorée.

EMMANUEL

Il n'y a point de déshonneur à obéir à sa conscience.

MARGUERITE

Ma conscience me dit que je ferais mal.

EMMANUEL

Votre conscience passée : celle que les hommes vous ont pétrie au moule de leur égoïsme...

MARGUERITE, *suppliant*

D'autres ont transigé avec leurs idées, leurs principes...

EMMANUEL

Et qui eussent fait une meilleure humanité, s'ils n'avaient pas capitulé devant les préjugés.

MARGUERITE, *avec émotion*

Pourquoi ne serais-je pas votre femme ?...

EMMANUEL

Parce que mon âme aspire à un amour sans contrainte, dans la libre union pour l'enfantement de l'intelligence et de la liberté humaine.

MARGUERITE

Un amour qui raisonne... vous ne m'aimez pas...

EMMANUEL

Un amour qui s'asservit...

MARGUERITE

Mais qui me garantira contre la malveillance ?

EMMANUEL

Votre conduite.

MARGUERITE

Contre la perte de votre amour ?

EMMANUEL

Mon amitié.

MARGUERITE

Et contre votre abandon ?

EMMANUEL

Ma sincérité.

MARGUERITE

Vous pourriez changer de conviction.

EMMANUEL

Si je cédaï à vos préjugés, seriez-vous plus assurée de ma constance ?

MARGUERITE

Ah ! dites-moi plutôt que pour obéir à une volonté impérieuse de vos parents, vous essayez de me détacher de vous... Votre père vous ayant refusé son consentement, en fils soumis et obéissant, vous subordonnez votre amour à vos sentiments de famille... Je ne vous en veux pas... c'est naturel et je vous approuve... Votre union libre n'est qu'une défaite... vous voulez forcer mon mépris... avouez-le... (*Emmanuel lui prenant la main.*) Eh bien ! je partirai loin de vos yeux... Je disparaîtrai de votre vie. Mais, du moins, dites-moi que vous m'avez aimée... un jour... un seul jour... afin que j'emporte avec moi, pour la vie, le souvenir de votre d'amour...

EMMANUEL

Marguerite !...

MARGUERITE, *pleurant*

Ah !...



EMMANUEL, *la prenant dans ses bras*

Je t'aime... et c'est pour éterniser notre amour dans la libre union de nos cœurs, que je te convie à préparer l'avenir. A suivre les errements, nous ne récolterons pour nous et nos enfants que douleur et servitude. Et, puisque la loi, nos préjugés, sont un obstacle à la fusion sincère des classes, tous deux nous pouvons donner un grand exemple et remplir une grande mission : moi, en m'arrachant à la loi, vous, à vos préjugés. Hors de toute sujétion et fiers de notre amour, allons retremper dans le travail et dans la liberté, nos tares séculaires. Habités à nous suffire, quand un jour j'hériterai de mon père, je veux restituer mes biens à ceux qui me les ont donnés, aux véritables auteurs de ma fortune. Et alors, ces hommes ne seront plus mes esclaves, mais des frères. (*Il va à la fenêtre et, comme dans une vision :*) Vois ! Ils ne sont plus astreints aux rudes labeurs où les contraignait jadis la loi d'airain. Jadis on les voyait, par troupeaux, enclos dans des bagnes, maigres, émaciés, deguenillés, abrutis par l'alcool où les noyaient leurs patrons pour leur faire oublier leur esclavage et leurs misères... Mais ce ne sont plus des bêtes humaines... Ils sont de vrais hommes, contents de travailler... heureux de vivre... Comme ils marchent... la tête au ciel !... Cet amour que je t'offre est la source de la Bonté suprême où l'homme et la femme puiseront désormais, la goutte d'eau — nouveau baptême — qui doit purifier leur âme et les réconcilier dans la fraternité humaine, enfin réalisée !..... Sois cette Bonté..... Eve nouvelle, sois mon aide et mon auxiliaire dans l'œuvre de rénovation sociale, par l'exemple que nous donnerons au monde de la moralité d'une union librement consentie et librement vécue. Aimons-nous selon les volontés de la nature, et non sous les fallacieuses et fragiles garanties des lois sociales... Vivifions notre amour... ne le tuons pas !

MARGUERITE

Mais que diraient mes parents, mes amies, le monde ?...

EMMANUEL

Qu'importe !...

MARGUERITE

Je vous aime.

EMMANUEL

Consens-tu à me suivre ?...

MARGUERITE, *lui prenant la main*

Votre femme ?...

EMMANUEL

Mon amie.

MARGUERITE, *hésitante*

Non, je ne peux pas...

EMMANUEL

Consulte tes forces.

MARGUERITE, *se réfugiant dans ses bras*

Toutes mes forces me disent que je vous aime !

EMMANUEL

Prends garde, il ne faut pas que ton bonheur soit la dupe de tes sentiments...

MARGUERITE

Oh !

EMMANUEL

C'est pour la vie.

MARGUERITE

Mais le monde !... le monde !... le monde !...

EMMANUEL, *ironique et triste*

Le monde !

MARGUERITE

Je ne peux pas...

EMMANUEL

Résous-toi.

MARGUERITE, *se dégageant avec décision*

Je ne dois pas.

EMMANUEL

Puisqu'entre vous et moi, il y a : le monde... Chassaud vous épouserait, lui ; accepteriez-vous...

MARGUERITE

Si vous vous obstinez à ne vouloir être que mon amant, oui !

EMMANUEL

Vous préférez à un ami, un maître... Eh bien ! prenez Chassaud, épousez Chassaud...

MARGUERITE

Vous !...

EMMANUEL

C'est pour votre bonheur... (*Marguerite le regarde, étonnée*), puisque la vie est faite de concessions au monde et de compromis avec les préjugés. Lorsqu'on remonte l'opinion, on risque de voir se déchirer, aux ronces du chemin, son manteau d'honneur et de probité. On ne s'expose pas à l'anathème des foules sans s'être, au préalable, assuré que les forces ne vous failliront pas avant de gravir le sommet du calvaire.

MARGUERITE

Vous ne m'aimez pas...

EMMANUEL

Epousez Chassaud... mariez-vous... Rentrez dans votre destinée .. Suivez les chemins battus... Creusez le sillon... Enfoncez-vous dans l'ornière sociale... Vous êtes l'enfant de l'égoïsme et de la servitude... Vous êtes le Passé... Moi, je suis l'émancipation et la révolte... Va, retourne à tes préjugés... retourne à ton passé... à l'obscurité... à la nuit!... Moi, j'irai mon chemin dans la vie, seul, avec ma conviction et mon cœur, marchant dans la lumière et dans l'Avenir!...

MARGUERITE

Vous ne m'avez jamais aimée !...

EMMANUEL, *suivant sa pensée*

L'idéal est un fruit qui ne se mange pas à deux.

MARGUERITE

Des mots !... des mots... comme dans vos entretiens avec les ouvriers... Ah ! je comprends, maintenant, toutes les révoltes qui grondent dans l'âme des prolétaires dont vous endormez les maux... avec des mots !...

EMMANUEL

Je...

MARGUERITE

Vous êtes sincère, vous... et vous m'aimez n'est-ce pas ?... c'est ce que votre bouche qui ment... et vos yeux, s'efforcent de me faire croire... Vous m'aimez !... comme votre père !...

EMMANUEL

Oh !...

MARGUERITE

Mais lui, du moins, ne dissimulait pas que sa passion fût brutale... Vous cachez la vôtre sous le masque de l'union libre... Vous tous, vous ne valez pas un seul des nôtres... Et je vais à Chassaud, un honnête homme... il veut bien m'épouser, lui !... Fille du peuple, j'allais trahir, avec vous, la cause de mes frères !... Je retourne d'où je viens, aux pauvres, aux miséreux, aux prolétaires !...

(Sort Marguerite en faisant claquer les portes.)

EMMANUEL

Ah ! mon rêve... mon rêve adoré qui s'en va !...
(Il tombe, anéanti, dans un fauteuil. Entre précipitamment Huguelle.)

SCÈNE VII

EMMANUEL, HUGUETTE

HUGUETTE, *venant à gauche, de la lingerie*
 Quel est ce bruit ?... Que se passe-t-il donc ?... Ah ! mon frère... mon frère chéri... (*elle se met à genoux près de son frère.*) Que t'a-t-elle dit... que t'a-t-elle fait, Marguerite ?..

EMMANUEL

Rien...

HUGUETTE

Mais...

EMMANUEL

Ne me questionne pas... ne me demande rien, mon Huguette, ma sœur adorée... ne me demande rien...

HUGUETTE

Mais pourquoi est-elle sortie comme si elle fuyait notre maison, la rage dans les yeux.... Pourquoi ?...

EMMANUEL

Parce que c'est notre destinée.

HUGUETTE

Mais dis-moi...

EMMANUEL

Tu ne pourrais pas comprendre...

HUGUETTE

Pourtant...

EMMANUEL

Tu es très intelligente, toi aussi... mais, j'ai peur maintenant... tu ne comprendrais pas.

HUGUETTE

Est-elle coupable envers toi ?...

Non !

EMMANUEL

Alors ?...

HUGUETTE

EMMANUEL

Tu comprendrais pas... et tu me condamnerais... *(Révant.)*
 Aimer !... être aimé !... Renoncement de soi-même, où deux
 âmes se confondent et se fondent en une âme, dans l'infini
 du monde !... Aimer !... être aimé !... Oubli fécond où deux
 cœurs chantent la chanson de la vie dans l'universelle joie
 et dans l'universelle harmonie !... Hugnette, ma sœur, Mar-
 guerite est morte pour moi...

HUGUETTE

Je savais bien que tu l'aimais.

EMMANUEL

Marguerite...

HUGUETTE

Doit épouser Chassaud ?...

EMMANUEL

Ma vie sera lamentable... Je n'aurai plus de soleil dans
 ma vie, et ce sera, désormais, la nuit dans mon cœur... Et
 pourtant, j'aime la vie, j'aime la lumière...

HUGUETTE

Est-ce que Marguerite...

EMMANUEL

Elle n'aime pas Chassaud.

HUGUETTE

Si c'est toi qu'elle aime, épouse-là.

EMMANUEL

Je ne puis...

HUGUETTE

Qui s'opposerait à votre mariage ?...

EMMANUEL

Je ne sais...

HUGUETTE

Ne m'as-tu pas dit maintes fois les droits incontestables
de l'amour.

(Entre Jean Vertal.)

EMMANUEL

Oui...

HUGUETTE

Donc, épouse Marguerite, malgré notre mère, malgré
notre père.

EMMANUEL

Je ne dois pas.

HUGUETTE

Mais qui s'opposerait à ta volonté ?

EMMANUEL

Moi-même.

HUGUETTE

Marguerite ne serait-elle pas une honnête fille ?...

EMMANUEL

Elle est vertueuse et pure, et chaste comme toi, ma
sœur.

HUGUETTE

Alors, dis-moi pourquoi ?... Tu ne me réponds pas...

SCÈNE VIII

JEAN VERTAL, EMMANUEL, HUGUETTE

JEAN VERTAL

Il ne t'en dira rien.

HUGUETTE

Tu sais ?...

JEAN VERTAL

Oui, Marguerite... là, à l'instant même...

Mon père...

EMMANUEL

Elle vient de me raconter...

JEAN VERTAL

Quoi ?

HUGUETTE

Que ton frère...

JEAN VERTAL

Tais-toi...

EMMANUEL

Il a essayé de...

JEAN VERTAL

Parle...

HUGUETTE

Enfin... il lui a proposé l'union libre !...

JEAN VERTAL

Est-il vrai ?...

HUGUETTE

Et, comme Marguerite est une fille vertueuse...

JEAN VERTAL

Est-il vrai que tu lui as proposé l'union libre ?...

HUGUETTE

Oui.

EMMANUEL

Ça n'est pas honnête... et je doute maintenant de toi... et de Julien, ton ami... de qui tu t'inspires.

HUGUETTE

(Un silence.)

JEAN VERTAL, *allant à sa fille et, d'un ton doux*
Ma fille, les idées de ton frère ont troublé la bonne harmonie qui régnait entre nous tous.

Oui.

HUGUETTE, *distracte*

JEAN VERTAL

L'union des classes... l'amour... Euh !... Des mots !
Se marier par amour, c'est très bien, mais c'est aussi
subordonner le repos de toute sa vie à un sentiment...
douteux, j'en conviens, mais passager, en somme.

HUGUETTE

Epouser un homme que l'on n'aime pas c'est faire le
sacrifice de son cœur.

JEAN VERTAL

Préfères-tu empoisonner les vieux jours de ton père.

HUGUETTE

Oh !...

JEAN VERTAL

Si tu épouses monsieur Henri, tu assures mon bonheur,
tu me fais plus riche de vingt millions... sans compter que
tu préviens ma ruine...

HUGUETTE

Comment?...

JEAN VERTAL

Tu ne comprendrais pas... Les affaires...

HUGUETTE

Explique-moi...

JEAN VERTAL

C'est très délicat... tu ne comprendrais pas...

HUGUETTE

Mais enfin ?

EMMANUEL

Je vais te dire, moi. Monsieur Pertaud a eu l'idée de
former un syndicat qui doit amener la hausse des prix de
l'huile. Un bénéfice de quelques millions est assuré à cha-
cun des membres de ce syndicat, du Trust. Tous les
fabricants exclus de ce fameux Trust sont voués à la
ruine. Monsieur Pertaud qui convoite un bon parti pour

son fils, a mis notre père dans l'alternative ou de se voir exclu du syndicat ou de consentir à ton mariage avec monsieur Henri.

JEAN VERTAL

Au contraire, M. Pertaud me rend un service.

EMMANUEL

Intéressé (*A Hugnette*). Tu es le prix d'un marché.

JEAN VERTAL

Tu confirmes donc que je suis voué à la ruine si ce mariage ne se fait pas. Voyons... mes enfants... (*A Hugnette*.) Songe qu'il y va de ma fortune...

EMMANUEL

Songe surtout qu'il y va de ton bonheur et de l'existence de trois mille ouvriers que ce syndicat va affamer et réduire au chômage et à la misère.

HUGUETTE

Est-ce vrai ?...

JEAN VERTAL

N'écoute pas ton frère.

EMMANUEL

N'écoute pas notre père !...

JEAN VERTAL

Tout était pour le mieux dans la plus heureuse des familles avant que ton frère n'eut égaré ton petit bon sens.

EMMANUEL

Ne laisse pas s'égarer ton cœur.

JEAN VERTAL

Ce n'est pas le cœur qui mène le monde, mais la raison.

EMMANUEL

La raison est faillible, le cœur ne se trompe jamais.

JEAN VERTAL

J'ai l'expérience de la vie ; ton frère ne sait pas. - lui...

EMMANUEL

On ne fait pas un marché du bonheur de ses enfants.

JEAN VERTAL

Et mon bonheur à moi ?... (*Un temps.*)... Fais-moi le sacrifice de ton amour... Tu vois, je te demande cela... oui... comme un sacrifice.

SCÈNE IX

LES MÊMES, MADAME VERTAL

HUGUETTE, *se jetant dans ses bras*

Ma mère !

MADAME VERTAL

Ma fille !

JEAN VERTAL, *à Madame Vertal*

Voyons... vous ! usez de votre autorité.

MADAME VERTAL

Laquelle ? Vous m'avez toujours dénié ma part dans l'éducation.

JEAN VERTAL

Il fallait user de vos droits.

MADAME VERTAL

La loi ne me reconnaît... que des devoirs.

JEAN VERTAL

Enfin... dans une circonstance aussi... solennelle.

MADAME VERTAL

Vous appelez mon affection et mon amour (*elle prend les mains d'Huguette*) au secours de la loi dont vous reconnaissez, à la fin, toute l'impuissance morale.

JEAN VERTAL

Je vous prie...

MADAME VERTAL, *bas*

Eh bien, non !... Si pour épargner à nos enfants le spectacle d'une union inassortie et d'un ménage troublé, j'ai fait violence à mon cœur, à ma tête, et me suis résignée, vingt ans... j'entends que ma fille...

JEAN VERTAL

Il y va de nos intérêts...

MADAME VERTAL

... Je ne me reconnais pas, moi, le droit d'imposer ma volonté, ni même de formuler un souhait, lorsque le cœur de mon enfant a parlé.

JEAN VERTAL, *à Huguette*

Ma fille ! ma fortune est entre tes mains. Veux-tu que cet édifice que j'ai éiévé par trente ans de labeur s'écroule pour une amourette...

HUGUETTE

Oh !

JEAN VERTAL

Veux-tu ma ruine... ma mort ?

HUGUETTE

Ta mort ?

JEAN VERTAL

Oui, ma mort, car je ne survivrai pas à l'écroulement de ma fortune, au déshonneur... je me tuerai.

HUGUETTE, *se jetant dans ses bras*

Mon père !

MADAME VERTAL

Oh !

(Elle sort.)

SCÈNE X

LES MÊMES, *moins* MADAME VERTAL

JEAN VERTAL

Eh bien, ma fille ?

HUGUETTE

Je vous obéirai, mon père.

JEAN VERTAL

Tu acceptes...

HUGUETTE, *pleurant*

Oui.

JEAN VERTAL

De bon cœur ?.. de plein gré ?

HUGUETTE

Oui.

JEAN VERTAL, *trionphant*

Ah ! Merci, ma fille, merci !... Tu as du cœur, toi ; tu n'es pas un enfant ingrat. (*En passant devant son fils, bas.*)
Et maintenant, va faire des prosélytes ou tu voudras.

(Il sort.)

SCÈNE XI

EMMANUEL, HUGUETTE

EMMANUEL

M. Pertaud fait un mariage d'argent ; tu n'en doutes pas ?

HUGUETTE, *accablée*

Non.

EMMANUEL

En t'épousant pour ta dot, il dissimule... mal ses sentiments... de mépris pour sa future compagne. Pendant quelques semaines il va, en homme galant, te combler de fleurs, en attendant qu'il t'accable de sa brutalité de mâle et d'une supériorité morale dont il demandera la reconnaissance à la loi, incapable qu'il est de la justifier par son propre mérite et de la tirer de son propre fonds. Ce ma-

riage est pour lui une bonne affaire ; tu es une marchandise avantageuse ; mais comme cette marchandise est vivante, qu'elle a des nerfs et des passions, il jettera en pâture à tes nerfs et à tes passions, non pas des idées généreuses et humaines, — il en est dépourvu — mais des distractions immorales où sombrera ton honnêteté.

HUGUETTE

Oh !

EMMANUEL

Il abaissera tes sentiments au niveau des exigences de notre milieu social, qui pétrifieront ton cœur ; si bien que, aux heures de découragement et de peine, lorsqu'il se souviendra qu'il a dans sa maison une compagne, une amie !.. il ne trouvera, à la place du foyer, qu'une femme de la grande famille des esclaves, une poupée sans âme, hostile ou indifférente... et ce sera votre châtiment !

HUGUETTE

Emmanuel !

EMMANUEL

Et tes enfants, élevés par un tel père, perpétueront la race des égoïstes... Au lieu que les enfants de l'amour... Oui, nos lois, nos mœurs, tout notre organisme social se réclame de la brutalité de nos pères. Dominateurs orgueilleux et jaloux, ils ont, par la chaîne du mariage où la femme jamais ne s'engagea librement, asservi celle que Dieu créa notre compagne et notre amie aux instincts de leur amour-propre de mâle et à leur incommensurable égoïsme... Mais, comme par une revanche de la faiblesse soumise et outragée, l'assujettissement de la femme a conduit les peuples à l'intolérance, au crime, à la guerre de classes qui sont l'histoire de notre genre humain.

HUGUETTE

Mon frère !

EMMANUEL

Tu aimes Julien ?.. et tu ne peux l'épouser... Notre père... les conventions sociales... Eh bien !..

HUGUETTE, *terrifiée*

Tu es fou.

EMMANUEL

Ta résolution va décider du sort de nos trois mille ouvriers... et de ton bonheur...

HUGUETTE

On doit obéir à ses parents.

EMMANUEL

Mais cette obéissance et ton sacrifice mêmes te feront complice d'un grand crime.

HUGUETTE, *à l'entrée de Julien*

Moins grand que ton mariage libre !

SCÈNE XII

EMMANUEL, JULIEN

JULIEN

Eh bien ?..

EMMANUEL

Elle épouse monsieur Pertaud... et c'est toi qu'elle aime !..

(Emmanuel va s'asseoir au coin d'une table où il s'accoude, la main sur le front. Julien reste impassible et digne, debout en face de la porte par où est sortie Hugnette avec, dans les yeux, comme une prophétique vision des conséquences de la résolution de la jeune fille.)

FIN DU TROISIÈME ACTE

ACTE IV

DÉCOR DE L'ACTE PREMIER

(Fin de jour d'automne)

SCÈNE PREMIÈRE

LE PÈRE FLOURET, MADAME FLOURET, HENRIETTE,
*en habits de noce. — Une collation est servie sur des tables,
au fond du parc.)*

HENRIETTE

Et maintenant, préparons-nous à servir la collation
offerte par Madame Vertal aux ouvriers retour de la
noce.

MADAME FLOURET, *bas*

Dieu merci tout s'est bien passé. (*Haut.*) Madame Vertal est
décidément un ange; en a-t-elle fait des frais?

LE PÈRE FLOURET

Enfin! voilà not' fille mariée.

HENRIETTE

Oh! ce que c'était toc, à la Mairie.

MADAME FLOURET

Tu dis?

HENRIETTE

Trois pelés et un tondu, des murs tout nus, pas de
statues... Ah! si... au-dessus du crâne de l'adjoint,
Marianne, la muse à M'sieur l'mâre... Ça ne donne aucune

sensation... Pas décoratif pour un sou... Quelle garantie de bonheur?...

MADAME FLOURET

Le fait est!...

HENRIETTE

J'ai passé par là... Mais à l'Eglise... grâce aux largesses de Madame Vertal .. un tapis tout le long de la nef... des lustres... un tas de monde... l'autel... des cierges... la messe... le prêtre flanqué de ses deux gosses... et là-haut, des orgues qui vous vont au cœur... Ça, ça vaut la peine .. c'est attrayant... captivant... c'est théâtre... il n'y a pas à dire, et je comprends les jeunes filles qui ne voient pas plus loin que les émotions de ce jour-là...

MADAME FLOURET

Est-ce que?...

HENRIETTE

Non, là... sérieusement, c'est épatant... Et puis? vrai... le mariage y est béni... ça c'est une garantie de bonheur... puisqu'il est béni... J'ai passé par là aussi.

MADAME FLOURET

Ah! toujours la même... (*A son mari.*) Eh? qu'est-ce que t'as, vieux père; tu parais soucieux?

LE PÈRE FLOURET

Moi?... rien...

MADAME FLOURET

Tu n'es pas gai pour un jour de noce.

LE PÈRE FLOURET

Mais si... mais si...

MADAME FLOURET

Qu'est-ce que t'as?

LE PÈRE FLOURET

Pourquoi Emmanuel n'est-il pas venu assister au mariage de Marguerite?...

MADAME FLOURET

Hum !... j'comprends... mais non je t'assure... je t'ai déjà dit que tu te fais des suppositions... Il n'a jamais eu d'amour pour not' fille... c'étaient des enfantillages... Ils ont un peu *filtré*, comme on dit dans l'monde... Si ç'avait été vrai, avec les idées qu'il a, qui l'aurait empêché de l'épouser ?

LE PÈRE FLOURET

Y-z-ont des idées... puis, quand y-z-héritent de leurs pères... ça devient comme eux... et quéqu'fois pire.

HENRIETTE

Serait-ce que le coup d'apoplexie qui a emporté le père Vertal, ça été à cause de la fameuse combinaison avec les Pètaud, qui n'aurait pas réussi?...

LE PÈRE FLOURET

Mais pas du tout... Il est mort... il est mort... rapport à son cuisinier...

HENRIETTE

Il mangeait trop de bonnes choses...

LE PÈRE FLOURET

Mais la fameuse combinaison leur a réussi, au contraire... Y-z-y-ont gagné des millions... Et Emmanuel peut se vanter d'être deux fois plus riche que le défunt !

HENRIETTE

C'est égal, son trust ne lui a pas porté bonheur, au Père Vertal.

MADAME FLOURET

Et à Huguette non plus, qui n'est pas heureuse avec son mari, ce Pètaud de malheur...

HENRIETTE

Ah ! les mariages d'intérêts... tôt on tard... Enfin !... dépêchons-nous, mère, la noce va s'amener.

(Elle va parmi les tables, rangeant, inspectant et sort.)

MADAME FLOURET, parmi les tables

Y a qué qu'chose qui te tracasse ?

LE PÈRE FLOURET

Oui... et non... Je ne sais pas... il court des bruits...
Tiens... c'est not' fils Jean... il m'a dit sans me dire...
Tu sais qu'il est très bien avec monsieur Pertaud... l'as-
socié d'Emmanuel... mais très bien !... Monsieur Pertaud a
pour lui des égards... Eh ! bien ! Jean m'a dit...

MADAME FLOURET

Qu'est-ce qu'il t'a dit.

LE PÈRE FLOURET

Mais non... c'est pas possible... ce serait le malheur des
malheurs... une catastrophe... la fin de tout, quoi ?...

SCÈNE II

LES MÊMES, EMMANUEL

EMMANUEL, *venant de la serre*

Je tiens à venir vous faire mes félicitations... je vous
les dois bien... Depuis trente ans que vous habitez chez
nous. (*Emu.*) Vous êtes de braves gens (*Il leur serre la
main*)... et je vous aime... beaucoup...

MADAME FLOURET

Oh ! monsieur...

LE PÈRE FLOURET

Merci... Merci...

EMMANUEL

Je suis très heureux pour vous ; Chassaud est un bon et
honnête ouvrier ; vous pouvez être tranquille sur son
avenir (*Remettant à Madame Flouret une enveloppe cachetée.*)
Pour Marguerite... c'est mon cadeau de noce.

(*Par la grille du parc, entre le notaire.*)

LE PÈRE FLOURET

M'sieur le notaire !

(*Madame Flouret et le père Flouret se perdent parmi les tables.*)

SCÈNE III

EMMANUEL, LE NOTAIRE, puis HUGUETTE

LE NOTAIRE

Monsieur Vertal, j'ai l'honneur de vous présenter mes hommages, le plus sincèrement du monde.

EMMANUEL

Je vous remercie, monsieur Duchemin. Je vous ai prié de venir...

LE NOTAIRE

Est-ce pour quelque modification à faire à l'acte que vous avez signé hier?... Je vous l'ai rapporté...

EMMANUEL

Non, mais pour un article additionnel.

(Ils s'asseyent à une table et causent.)

SCÈNE IV

LES MÊMES, MADAME VERTAL, HUGUETTE, *entrant par le parc.*

HUGUETTE, *désignant les apprêts*

Tu n'en fais jamais d'autres, mère.

MADAME VERTAL

Je n'ai pas trouvé que nos ouvriers... Ils sont plus gais... plus exubérants, d'ordinaire...

HUGUETTE

Oui... il m'a paru aussi... Ils n'ont pas eu pour nous, ni la même déférence... ni le même regard...

LE SEMEUR D'IDÉAL

MADAME VERTAL

Il est vrai que depuis la mort de ton père, la diminution des salaires survenue à la suite de l'augmentation des prix...

HUGUETTE

J'ai visité hier quelques logements... la misère y est lamentable.

(*Madame Vertal va parmi les tables, donnant des ordres.*)

SCÈNE V

EMMANUEL, LE NOTAIRE, HUGUETTE

LE NOTAIRE

C'est compris. Je note : dix mille francs à mademoiselle Marguerite Flouret, en reconnaissance des services que ses vieux parents ont rendus à votre famille, depuis trente ans...

EMMANUEL

Vous n'aurez pas à les verser : je viens de les lui faire remettre, à l'instant.

HUGUETTE, *dictant par de sus l'épaule du notaire*

Trois mille francs, que madame Huguette Pertaud...

EMMANUEL

Tu nous écoutais ?

HUGUETTE

Ecrivez... que madame Huguette Pertaud fait à sa sœur de lait Marguerite Flouret...

LE NOTAIRE

Et sur quoi prélèverai-je ces trois mille francs ? Votre mari est le chef de la communauté et je ne sache pas...

EMMANUEL

Où les trouveras-tu, malheureuse ? tu as tant de peine à payer ta couturière et ta modiste...

HUGUETTE, *riant*

Vivant sous le régime de la communauté, je n'ai pas la libre disposition de mes revenus... et mon mari est d'une avarice...

EMMANUEL

Alors ?...

HUGUETTE

Je lui présente des notes de couturière, de modiste... cinq mille francs de robes... quinze cents francs de chapeaux...

EMMANUEL

Depuis six mois que tu es mariée ?

HUGUETTE

C'est un commencement.

EMMANUEL

Quinze cents francs de chapeaux !

HUGUETTE

Je me les fais moi-même.

EMMANUEL

Et les quinze cents francs ?

HUGUETTE

Dans ma tire-lire.

EMMANUEL

Mais tu voles ton mari ?

HUGUETTE

Petitement encore ! sur un million de dot...

SCÈNE VI

LES MÊMES, HENRI

HUGUETTE, à son mari que les apprêts de la collation étonnent
Pour le mariage de Marguerite... ma sœur de lait.

HENRI, *dépité*

On fait bien les choses ici... (*Apercevant le notaire.*)
Monsieur Duchemin!... Restez... Vous n'êtes pas de
trop... au contraire... monsieur Vertal, votre client, aura
besoin de vos services, tout à l'heure.

EMMANUEL

Moi ? à quelle occasion ?

HENRI

Du trust.

EMMANUEL

Quel trust ?

HENRI

Auquel votre père avait souscrit et qui doit prendre date
aujourd'hui-même... sous peine d'un million de dédit.

EMMANUEL

Mais...

HENRI

Vous savez bien ce que nous avons combiné, les six
gros producteurs d'huile... Augmentation des prix, dimi-
nution des salaires : résultat : 1,500,000 francs, en six
mois. Mais là n'est pas le beau de l'affaire... Au terme des
six mois, pour faire sortir au trust tout son effet, et afin
de donner toute sa puissance au syndicat, vous cédez aux
autres syndicalitaires — dont je suis — votre droit de pro-
duction moyennant la somme de vingt millions que nous
vous payerons en dix ans...

EMMANUEL

Et mon usine !

HENRI

Vous la fermez, aujourd'hui-même.

EMMANUEL

Et mes ouvriers ?

HENRI

Vous les congédiez... après les avoir indemnisés, bien sûr...

HUGUETTE, à part -

Je comprends leur humeur.

HENRI, exhibant une pièce

Au surplus, voici le contrat dûment signé : « Jean Vertal ». Vous n'avez qu'à contresigner, vous... et ma femme.

EMMANUEL

Et si je refuse de fermer mon usine ?

HENRI

Vous renieriez les conventions passées avec feu votre père !

EMMANUEL

Je ne veux pas juger mon père.

HENRI

Avez-vous signé, vous, avec vos ouvriers un traité qui vous engage ? Non.

EMMANUEL

Et ceux d'entre eux qui, après avoir consacré trente ans de leur existence à faire prospérer mon usine, seraient aujourd'hui incapables de faire autre chose ?...

HENRI

Notre grande Révolution n'a-t-elle pas aboli le contrat de louage à vie ?... Nous restons fidèles à l'esprit de la Révolution.

EMMANUEL

Est-ce au nom de la Révolution que nous avons spécialisé ces troupeaux d'hommes en pièces détachées d'une vaste machine industrielle où s'est fondue la notion de leur humaine nature, de leur individualité ?... Est-ce au nom du progrès, que notre organisme social a créé ces milliers de rouages, ingénieux, certes, mais ennemis de

l'idée, de la poésie et de la vie? Faisant de la science la complice de nos combinaisons financières nous avons endigué l'espèce humaine au préjudice de la liberté et au profit de cette entité qu'on appelle : Argent. Il semble que notre civilisation ne tende qu'à l'asservissement de la masse à un petit nombre d'exploiteurs ! (*Se souvenant.*) « Malheur à nous, Scribes et Pharisiens hypocrites, parce que nous sommes semblables à des tombes de marbre blanc qui, au dehors, paraissent beaux aux yeux des hommes, mais qui, au dedans, sont pleins d'ossements de mort et de toutes sortes de pourritures ! » Si Jésus revenait sur la terre, c'est nous, chrétiens, qui le crucifierions !...

HENRI

Vos rêveries retardent de 1900 ans sur l'horloge du progrès.

EMMANUEL

Aveugles, nous ne voyons pas à l'horizon le grain annonciateur de l'orage. Confiants dans la puissance de l'argent nous nions le cyclone qui va tout emporter, comme si le monde était figé à jamais dans le présent, comme si tout ne marchait pas dans l'univers, tout n'évoluait pas vers un avenir de fraternité et de bonheur !...

HENRI, *gouaillieur*

On entend, parfois, des patrons parler comme vous ; mais on n'en a pas encore vu un seul qui se soit dépouillé pour ses ouvriers...

LE NOTAIRE, *intervenant*

Monsieur Pertaud... tout arrive.

HENRI, *à sa femme*

Il y va de notre avenir... En cette occasion... intervenez... secondez-moi, vous... Donnez-lui l'exemple... Signez la fermeture de l'usine.

HUGUETTE

Je n'ai pas le temps... j'ai une visite à rendre...

HENRI

Mais songez-y : un million de dédit !

HUGUETTE

Vous payerez sur ma dot.

HENRI

Vous allez vous frustrer, pour votre part, d'un bénéfice de dix millions !

HUGUETTE

Au risque de jeter sur le pavé trois mille ouvriers.

HENRI

Au nom de notre amour !

HUGUETTE

Ah ! ça non, par exemple !... Monsieur Pertaud... je vous défends d'appeler au secours de votre détresse un sentiment que vous avez oublié de convier à notre mariage.

(Elle lui tourne les talons.)

HENRI

Monsieur Duchemin, vous, un vieil ami de la famille Vertal, vous devez veiller aux intérêts des enfants...

LE NOTAIRE

Je ne peux pas les empêcher d'obéir à leur cœur.

HENRI

Votre devoir de notaire...

LE NOTAIRE

Mon devoir d'honnête homme...

HENRI, *suppliant, à Emmanuel*

Mon cher ami... je vous en prie... soyez donc plus pratique... pensez à vous et non pas aux autres... et ne me refusez pas votre concours...

EMMANUEL

Ou ma complicité.

HUGUETTE

N'est-ce point assez que vous ayez capté la mienne ?

HENRI

Madame !... Il ne s'agit pas de cela. Voulez-vous, oui ou non, contresigner la fermeture de l'usine décrétée entre votre père et nous ?

HUGUETTE

Non !

HENRI

Vous oubliez qu'étant mariés sous le régime de la communauté...

HUGUETTE

Ma fortune m'appartient, je pense, de par mon père.

HENRI

Elle m'appartient autant qu'à vous, de par la loi.

HUGUETTE

En vertu de quel droit supérieur, puisque vous ne l'avez pas gagnée par votre travail ?

PERTAUD

Peu m'importe !...

HUGUETTE

J'en suis la seule maîtresse.

HENRI

La loi me donne le droit de l'administrer seul !... et je passerai de votre signature !

HUGUETTE

Quoi ? Il vous serait permis d'employer ma dot à vos tripotages et je n'aurais pas le droit d'empêcher une catastrophe ! Mais personne, avant mon mariage, ne m'a instruite sur mes obligations de femme... personne ne m'a prévenue que j'aliénerais ma liberté morale et ma personnalité, en me mariant ; que je serais la prisonnière, la chose, la propriété d'un homme, enfin !... Vous avez surpris ma bonne foi, Monsieur. Il y a eu vice du consente-

ment et j'aurais le droit de vous intenter une action en nullité du mariage pour fraude de ma volonté.

EMMANUEL

Ah ! les lois sont bien faites ! Lorsqu'en introduisant monsieur Pertaud dans notre famille, il te maria sous le régime de la communauté, notre père savait ce qu'il faisait.

HENRI

Vous êtes tous les deux des enfants, et je ne tolérerai pas... Oui les lois sont bien faites, madame. En imposant aux femmes obéissance et respect à leur mari, elles sont logiques avec l'esprit du code tout entier, qui assimile votre sexe aux mineurs, aux interdits... et aux fous !... Elles ne confient votre fortune et vos biens à la tutelle prévoyante et raisonnable du mari que pour les soustraire aux égarements de votre cœur... Comment ?.. j'ai préparé à grand'peine cette combinaison du trust qui va doubler notre fortune, et vous démoliriez tous mes projets !... La loi est pour moi, contre vous, Madame, et vous n'empêcherez rien... Quant à vous, mon beau-frère... quant à vous... Mais je n'ai pas besoin de votre signature !... je vous la demandais... par pure courtoisie.

(Il sort.)

EMMANUEL, au notaire

Il peut donc s'en passer ?

LE NOTAIRE

Hélas ! oui... Vous avez recueilli la succession : vous devez en subir les charges.

(Emmanuel, découragé, est allé s'asseoir à gauche ; Huguette attristée et soucieuse, à droite. Julien est entré aux derniers mots de Pertaud, tandis que sort le notaire.)

EMMANUEL

Ton mari est le maître de la situation !

SCÈNE VII

EMMANUEL, HUGUETTE, JULIEN

EMMANUEL

Mon cher ami !

JULIEN

Pourquoi te laisser abattre ainsi ?

EMMANUEL

Je n'ai plus le courage de lutter contre la fatalité.

JULIEN

Quelle fatalité ?

EMMANUEL

Celle qui contrarie tous nos rêves et dément tous nos
vouloirs... Les préjugés... la loi... Le mort saisit le vif!...
Nous n'avons pas le droit d'être nous-mêmes.

JULIEN

Tu désespères ?

EMMANUEL

Non, je doute.

JULIEN

Tu ramènes la valeur et le succès de l'Idée à la mesure
du temps ?

EMMANUEL

Si le sacrifice que le fils même de Dieu a fait de sa vie
pour corriger et racheter les hommes est demeuré stérile,
jusqu'ici...

JULIEN

Que sont deux mille ans dans l'humanité ? l'œuvre du
Christ commence à peine.

EMMANUEL

Regarde ce ciel sans limites où la nature a semé des

milliards d'astres, grains de sable qui tournoient vertigineusement au fond des espaces déserts. Nous sommes les infiniments petits du plus petit de ces grains de sables qui nous emporte, malgré nous, dans la grande course sans commencement et sans fin ; et, que la cause existe ou non de ce mouvement et de la Vie, les êtres et les choses sont rivés au sort de l'universel infini qui nous tient au bout de ses fils invisibles où nous nous démenons comme des pantins, comme des guignols inconscients...

JULIEN

Tu n'as plus la foi.

EMMANUEL

Une bulle d'air ajoutée ou retranchée à l'univers, troublerait le repos et l'harmonie des mondes, plus que nos plus sanglants bouleversements politiques et religieux ne corrigeront jamais le désordre de notre humanité. Comme les infusoires, comme les amibes, nous naissons avec des passions. Elles seules sont éternelles et absolues parce qu'elles seules constituent l'être et, chaque individu à son âme humaine à soi.

JULIEN

L'esprit de solidarité... le progrès...

EMMANUEL

Je me demande si notre prétendu progrès n'est, sur l'humanité, qu'un vernis de civilisation à l'abri duquel germent toutes les hypocrisies, et s'il nous améliorera jamais.

JULIEN

La contrainte, la tutelle et les préjugés n'ont produit jusqu'ici, que l'esclavage de tous ; mais aujourd'hui que se manifestent quelques volontés libres préparant le règne de la société libre...

EMMANUEL

D'autres, avant nous, ont tenté de servir l'humanité.

JULIEN

Comme eux, il faut combattre, il faut lutter.

EMMANUEL

Combattre ? lutter ?... Mais la lutte est stérile. Sous le fouet du divin apôtre lorsque la masse, enthousiaste, éprise de l'Idée, s'est dévouée pour elle jusqu'au martyre, n'a-t-on pas vu surgir, du sein de l'Elite, la caste des Pharisiens qui arrêta la marche de la Vérité ?...

JULIEN

Elle a pu confisquer les consciences ; nul n'arrêtera plus l'Idée.

EMMANUEL

D'autres rêves, aussi, d'autres espoirs n'avaient-ils pas engendré la Révolution, lorsqu'apparut Napoléon, l'homme de l'Elite ?

JULIEN

Celui-là a démoli la Pensée.

EMMANUEL

L'Idée est tuée pour longtemps.

JULIEN

C'est à nous à la rebâtir et à préparer l'Avenir.

EMMANUEL

L'Avenir c'est le Passé.

JULIEN

C'est la délivrance...

EMMANUEL

Si Marguerite, si Huguette, ne m'ont pas compris, que devons-nous espérer de la foule, gardienne jalouse des préjugés, toujours plus difficile à convertir qu'un être cheri et qui vous aime ?

JULIEN

Les œuvres d'apparence stériles sont fécondes en résultats lointains.

EMMANUEL

Verrons-nous jamais l'Aurore des jours nouveaux ?

JULIEN
L'individu n'est que l'instrument de l'humanité de demain.

EMMANUEL
Si je n'avais obéi qu'à mon seul amour j'aurais épousé celle que j'aimais.

JULIEN
Il faut que le calvaire de quelques uns marque les étapes de la route que suit la Vérité.

EMMANUEL
Les hommes ne veulent pas la connaître.

JULIEN
Il faut semer... toujours semer... le grain lèvera...

EMMANUEL
L'âme humaine est stérile. A quoi ont servi mes concessions à l'esprit d'avenir? (*A Huguelle*) Et toi, par tes concessions à l'esprit du temps, tu as provoqué la misère sociale. (*Lui désignant les ouvriers.*) Regarde.

HUGUETTE
Je le sais, c'est mon œuvre.

EMMANUEL
Quoi que nous fassions, nous sommes condamnés à l'impuissance.

HUGUETTE
Ils étaient plus heureux autrefois.

JULIEN, à Huguelle
Votre mariage avec monsieur Pertaud a servi les projets d'accaparement de votre père et de votre mari, et toute cette misère d'aujourd'hui... et de demain, est le résultat prévu de leurs combinaisons.

HUGUETTE
Que puis-je pour réparer mon crime?

JULIEN, montrant les ouvriers
Vous qui les avez sacrifiés aux intérêts de votre père,

vous ne pouvez plus rien pour eux : votre mari est votre maître !...

HUGUETTE

Je suis la seule coupable.

EMMANUEL, *avec pitié*

Non, toute cette douleur humaine est née de l'erreur initiale qui a exclu du gouvernement du monde le cœur au profit de la tête. Le génie de l'homme crée mais ne féconde pas et, si dans le domaine des idées morales toutes nos œuvres sont demeurées, jusqu'ici, à l'état de germes stériles, c'est parce que nous ne leur avons pas associé librement le cœur et l'âme de la femme à qui, seule, Dieu donna la puissance de féconder. Inspiratrice de l'homme, compagne librement engagée, la femme, avec sa douleur d'aimer eut fait tout une autre humanité !

HUGUETTE

Je n'aurais pas dû obéir à mon père.

EMMANUEL

Je t'en avais priée.

(Il s'éloigne vers la gauche.)

JULIEN

On ne doit jamais obéir qu'à son cœur ; le cœur ne se trompe jamais.

HUGUETTE

Je suis bien punie, car je ne suis pas heureuse.

JULIEN

Votre souffrance est la rançon de vos concessions à l'esprit du monde et aux préjugés sociaux ; mais elle se noie comme une goutte d'eau dans l'Océan des misères que vous avez provoquées. Voyez, madame !...

HUGUETTE, *allant vers son frère, adossé, pensif contre un arbre, dans un coin du parc*

Mon frère !... j'ai douté de toi.... pardonne moi !...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, HENRI, JEAN

JEAN, *bas*

Et si monsieur Emmanuel ne ferme pas son usine, aujourd'hui même ?

HENRI

Ma femme aura à payer au Trust, pour sa part, un dédit de cinq cents mille francs. Ah ! la mort de M. Vertal a été pour moi une calamité... Il est vrai... je pourrais me passer de la signature d'Emmanuel et fermer l'usine... mais il faudra subir un Référé, des procès qui n'en finissent plus... Quels ennuis !...

JEAN

Emmanuel, n'a d'autre héritier que sa sœur... dont vous êtes le maître, légalement...

HENRI

Oui.

JEAN

Il est le seul obstacle, au succès de votre Trust ?

HENRI, *avec une joie mal dissimulée*

Oui, mais pourquoi ?...

JEAN

Pour rien.

HENRI

Tu sais que ta fortune est assurée avec moi.

JEAN

Il faut, tout à l'heure, que M. Emmanuel le veuille ou non, annoncer aux ouvriers la fermeture de l'usine...

HENRI

Tu te charges de cette mission...

JEAN

Je les ai un peu préparés... Il ne faudrait pas beaucoup pour que ça chauffe...

HENRI

Mais tu es sûr...

JEAN

Mon syndicat m'obéit au doigt et à l'œil... Je vais commencer par l'arroser de trois mille francs... (*Henri lui remet son portefeuille.*) Merci... (*Solennellement.*) Chacun fera son devoir !...

SCÈNE IX

LES MÊMES, MARGUERITE, *en robe de mariée*, CHASSAUD
JEAN, HENRIETTE, OUVRIERS, OUVRIÈRES

Gaîté modérée, rumeurs sourdes, quelques ouvriers envahissent les tables ; d'autres, au premier plan, discutent avec vivacité...

HENRIETTE, *bas à sa sœur*

Tu n'es pas gaie, Marguerite?... (*Silence de Marguerite ; à part.*) Ah ! pauvre petite...
(*Chassaud vient offrir son bras à Marguerite pour l'amener à la collation ; mais, ayant surpris sa femme fixant avec persistance Emmanuel, il ne peut réprimer un mouvement de jalousie. A ce moment, Jean lui mettant la main sur l'épaule...*)

JEAN

Eh bien ! mon pauvre vieux... (*Chassaud se mord les lèvres de rage.*) Je le connais le citoyen... Il faudra surveiller le fils. Tu sais si le père en a fait des tours?...

UN OUVRIER

Vive les mariés !

D'AUTRES OUVRIERS

Vive les mariés!

UN OUVRIER, *levant son verre*
A la mémoire du patron!

LES OUVRIERS
C'est ça... Vive la famille Vertal!...
(*D'un groupe resté au premier plan, jaillissent des rumeurs et des Chut!...*)

LES OUVRIERS
Vive monsieur Pertaud!... A sa santé!...

JEAN, *se redressant*
Assez camarades!... Quand vous saurez la nouvelle!...

LES OUVRIERS, *du premier plan*
Parlez!... parlez!...

JEAN
Camarades! on ferme l'usine!...

LES OUVRIERS
C'est donc vrai?

JEAN
Je suis chargé, moi votre contremaître, de vous l'ap-
prendre...

UN OUVRIER
Les patrons sont trop lâches...

UN OUVRIER
C'est pour ça qu'y nous régalent aujourd'hui...

JEAN
Ils se retirent... après fortune faite à la suite d'une
affaire d'accaparement... vous savez bien... le Trust...

LES OUVRIERS
Et nous donc,... nous allons manger des pierres.

JEAN, *ironique*
Puisqu'on nous rend la liberté!

(*Discussions animées.*)

MADAME FLOURET, *remettant une enveloppe à sa fille*
De la part de Monsieur Emmanuel.

MARGUERITE

Je n'ai pas le droit d'ouvrir mes lettres (*A son mari.*)
Tenez...

CHASSAUD

Qu'est-ce que c'est ?

MARGUERITE

De la part de monsieur Vertal...
(*Chassaud tourne et retourne la lettre ; il l'ouvre, enfin, et tire une liasse de billets de banque.*)

CHASSAUD, *avec colère*

Je ne mange pas de ce pain là, moi ! (*Il lance les billets aux pieds de Marguerite et, comme celle-ci reste interdite.*)
Oui... oui... tu fais l'innocente... De quelles faveurs, cet argent est le prix ?...

MARGUERITE

Mais, je vous jure ..

CHASSAUD, *lui serrant les poignets*

Allons donc, un patron n'a pas de ces générosités là...
(*Parmi les ouvriers, rumeur générale... on renverse les tables.*)
JEAN, *bas à Chassaud en lui désignant Emmanuel qui accourt au bruit de la discussion*

Vois-tu, elle en pince toujours. Marguerite ne sera jamais à toi...

EMMANUEL, *aux ouvriers*

Mes amis... mes amis...

LES OUVRIERS

A bas le patron !

LES OUVRIÈRES, *à Marguerite*

Tu l'as échappé belle, Margot... avec son union libre...
(*Gouailleuses, à Chassaud.*) Oh ! on te l'aurait rendue... ta femme !

TOUS LES OUVRIERS

A bas le patron !...

« Dans un accès de rage folle, Chassaud qui s'est mêlé à la foule des ouvriers, saisit sur une des tables un carafon qu'il lance violemment à la tête d'Emmanuel, lequel tombe ensanglanté... Mouvement général suivi d'un calme effrayant. »

SCÈNE X

LES MÊMES, HUGUETTE, HENRI, LE NOTAIRE

HUGUETTE, à Henri

Voilà votre œuvre... misérable !...

HENRI

Taisez-vous !

HUGUETTE

Assassin !...

« Henri la menaçant, Huguette se réfugie sous la protection de Julien... A la vue de ce couple, Emmanuel étend les bras comme pour les unir et meurt. »

LE NOTAIRE, entrant

Qu'avez-vous fait ?...

LES OUVRIERS

Nous avons fait justice.

LE NOTAIRE

Mais il vient de se dépouiller pour vous de toute sa fortune, malheureux !... (Bruits confus.)

UN OUVRIER

Chut ! chut !... c'est le notaire.

LES OUVRIERS

Le notaire...

LE NOTAIRE, lisant

«... Je restitue à la collectivité de mes ouvriers, ma part de succession tout entière.



LES OUVRIERS

Ah !

LE NOTAIRE, *tirant un code*

Mais... au nom de sa femme, monsieur Pertaud aura le droit de faire révoquer cette donation... article 955 du code civil... La donation entre-vifs pourra être révoquée :
(*lisant*) « ... si le donataire a attenté à la vie du donateur. »
(*Un silence.*)

Vous avez tué votre Dieu!...
(*Entre Madame Vertal qui, pressentie du sort de son fils, Mater dolorosa, s'avance. — Madame Vertal, Hugnette et Marguerite s'agenouillent aux pieds d'Emmanuel.*)

FIN

ERRATA

- Page 30, ligne 14, *lire* : Sur mes genoux, tout petiot
- Page 34, ligne 19, *lire* : font leur bonheur.
- Page 38, 4^e avant-dernière ligne, *lire* : Enfin, si tu étais mariée, tu ne serais pas déconsidérée, le monde t'accorderait son estime...
- Page 60, ligne 17, *lire* : J'ai rencontré vos ouvriers tout à l'heure... ils m'ont dit... Ce pauvre père Eugène !
- Page 71, 4^e avant-dernière ligne, *lire* : les cinq syndicalistes.
- Page 104, ligne 6, *lire* : Tu ne comprendrais pas.
- Page 122, 8^e avant-dernière ligne, *lire* : donne à sa sœur.
- Page 128, 10^e avant-dernière ligne, *lire* : je me passerai.
- Page 129, ligne 5, *corrigez* : famille.
- Page 132, 7^e avant-dernière ligne, *lire* : qu'un être.

Impr. Em. Pivoteau à St-Amand, Cher.
